



HAL
open science

Le jour de l'épiphanie : au lendemain d'un séisme

Sophie Grégoire

► **To cite this version:**

Sophie Grégoire. Le jour de l'épiphanie : au lendemain d'un séisme. Sciences de l'Homme et Société. 2022. dumas-04345266

HAL Id: dumas-04345266

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04345266>

Submitted on 14 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License



2021-2022

Diplôme Universitaire

« ÉCRITURE CRÉATIVE ET MÉTIERS DE LA RÉDACTION »

Mémoire de fin de formation

Le jour de l'épiphanie Au lendemain d'un séisme

Sophie Grégoire

Direction : Anne-Marie Petitjean

Soutenu le 15 septembre 2022 à CY Cergy Paris université

Jury : Anne-Marie Petitjean et Jean-François Puff

Remerciements

Je remercie très vivement Anne-Marie Petitjean pour son écoute, son accompagnement, ses encouragements, et pour son enthousiasme à nous faire découvrir les palettes de l'écriture créative.

Je remercie les rivières de la vie, ses rencontres, ses échanges, et l'émulation collective pendant nos séances de travail. Merci à tous, élèves, enseignants et autres intervenants pour votre bienveillance.

Partie Créative

Vendredi 14 Décembre 1990, Paris

Une gorgée de bière, la musique, la séduction, une gorgée de vie, l'ivresse des sons, l'envoûtement des regards, les frôlements d'épaules, ma main qui se glisse contre la sienne... Une soirée d'étudiants où les rapprochements et tentatives de charme vont bon train. Nous nous connaissons depuis l'été et la fin de cette soirée est une évidence de sa part bien calculée. Il est grand, très grand et très séduisant. Il m'a envoûtée.

De retour à son carrosse, nos lèvres se rapprochent. Il m'embrasse et me couche sur le capot de sa R5.

Silence ! Ça tourne !

Ainsi commence notre histoire d'amour.

Une vie rock & roll, festive, joyeuse, et entière.

Samedi 14 Décembre 2019

La chambre est sombre. Les rideaux tirés, la chaleur de la nuit toujours nichée. Il est 10h. Le temps est froid et sec mais je ne bouge pas encore. Je demeure ici figée. Comme en cocon salubre, la ouate m'apporte autant de réconfort plausible. J'ai peur. Pourtant tout est là pour moi, devant moi. Mes dernières heures ont été prometteuses. Rangement de la cuisine, ponçage d'un meuble, charmante soirée avec ma fille et doux échanges amoureux au réveil.

Malgré tout cela, je reste figée en fond de drap, dans le noir et le silence. Mon dos me dit ma fatigue corporelle pendant que mon esprit s'impatiente à l'idée de découvrir d'autres contrées. Flémingite ou dépression installée. Je n'ai pas encore la niaque pour bouger.

Se plaindre et se plaindre encore me désole. Je dois simplement comprendre mon état et faire preuve d'indulgence à mon éveil paresseux. J'ai sollicité dernièrement mes proches, familles et amis pour d'autres attestations ; qu'ils puissent confirmer à qui de droit que ma vie culturelle a vrillé. Plus de concert, plus de cerf-volant, plus de fête en demeure... Et pourtant, nous étions les rois de la fête ! Bref...

Remuer ce putain de couteau en plaie ! « Eh, c'est pas bientôt fini ? - Non pas tout à fait fini. »

Je saigne doucement et ma fatigue trahit le mal qui s'érode vicieusement en profondeur.

Derrière nous les commémorations.

Mercredi 13 novembre 2019

On imagine le froid et la pluie nous désinfecter ce matin de la putréfaction déversée en rues de Paris. On imagine de nouveau les hurlements, le sang, l'acre en ocre, le maculé, la fuite, le silence, les nouvelles rafales, le nouveau silence, les nouvelles fuites au dehors et le piège en dedans. On imagine ou on sait. Ici devant les restes d'un massacre, on se recroqueville comme pour dire "nous vous saluons, belles âmes meurtries, rescapés meurtris, orphelins torturés et autres victimes, de près ou d'ailleurs."

Cela fait 4 ans. 4 ans que j'ai perdu la voix, le regard, le toucher, le parfum de mon mari. Cela fait 4 ans que ma fille a perdu la moitié d'elle-même, peut-être davantage. Comme elle le dit, "tu ne peux pas comprendre".

Je comprends une part de sa peine et ses attitudes face à sa douleur. Nous ne souffrons pas du même cataclysme mais le chemin de notre demain croisera quelques ronces similaires. Je ne croiserai pas la même douleur, mais de ces souffrances, on peut en retenir une volonté de fuir la lumière ou de la sublimer.

Poser en lignes la souffrance avec autant de pudeur que mon mari en avait, uniquement pour vous dire comme la plongée en néant est fulgurante, inimaginable, mais comme l'ascension est envisageable.

L'occasion pour moi de demander à ceux, qui prochainement le croiseraient, de lui dire qu'il peut s'apaiser, que sa femme et sa fille se relèvent et que malgré leur plaie béante, le soleil les embrase bientôt, de nouveau.

Ainsi, aux travers de ces lignes j'entends mon désir d'apaisement. Le souhait de lui offrir enfin la paix éternelle. Le délivrer d'un mal dont il n'est pas responsable et lui faire entendre qu'il n'est plus d'inquiétude à avoir, que notre fille et moi sommes sur le chemin du sublime, même si à cette heure, nous sommes encore en pénombre.

Le 13 novembre sonne et les familles de victimes ou rescapés viennent se joindre au couplet annuel.

Nous sommes réunies face aux gorges de l'enfer qui ont étouffé Stéphane et ses proches par ricochet. Stéphane était fan de ricochets.

J'observe. Ma peine se contient davantage. Ma fille est près de moi. Je souffre à présent de l'absence de son père, je me suis résignée ou j'ai accepté de ne plus avoir de mari, aujourd'hui je pleure l'absence du père.

A force de cracher ma peine, je finis par manquer de glaires... Je racle à présent en tout fond de glotte, le déchirement maternel. Au vu de sa décomposition, je ne peux pas tout. Des mots, des caresses quand elle est à même de les recevoir. Le reste, tout le reste, se joue en elle. Seulement en elle. Un long chemin mêlant vertige, désespoir, colère, solitude, peine, effroyable peine, et désir aussi. Une rage de vie que je cultive auprès d'elle et que j'entends bien faire mûrir en elle.

Avec cette question lancinante. Aura-t-elle, en elle, cette puissance à sectionner les codes, à grandir à contre-courant si nécessaire, pour ses idées avant tout et non pour la satisfaction d'un système ?

Mon objectif aujourd'hui, mon principal enjeu, est de vivre intensément ma vie et d'ouvrir une brèche de vie si belle que ma fille balayera demain les monts et les plaines pour y planter ses propres cultures, ses propres pensées et sa puissance de vie.

Un désir de mère qui n'a rien à voir avec « l'envie de la voir avocate, médecin ou présidente », mais une envie de la savoir se réaliser. Aussi simplement et justement qu'il soit.

La commémoration est terminée. Nouvelle sensation d'un bulldozer qui vient de me labourer, je suis rincée, lessivée, éreintée... Un Marathon sans foulée, une danse sans cavalier, un championnat de boxe sans adversaire. Et pourtant, je suis éreintée. Cela fait deux heures que j'ai quitté le ring et mon corps glisse doucement pour une apnée prolongée, un sommeil profond, un repos obligatoire. Mon cœur est en accélération. La position assise me pompe trop d'énergie.

Cela fait pourtant 4 ans. Et croyez-moi, de nets progrès il y a eu.

Vendredi 13 novembre 2015 au soir

Stéphane est parti en concert, je suis à la maison avec notre fille. Au programme télé, un petit téléfilm sans prétention. Je ne l'ai pas en mémoire.

23h30, le téléphone sonne. Un attentat en cours au Bataclan. Instantanément, nous zappons sur LA chaîne TV qui dit tout. Au fil des minutes, les échanges téléphoniques s'opèrent entre la bande de potes, entre les femmes restées au logis. Nos amis et maris sont partis à cinq. Ils sont Fred et Nani, Lolo, Richard et Stéphane.

Une interminable nuit débute ainsi en cauchemar éveillé.

Bien sûr, le téléphone de papa ne répond pas.

Des minutes, des dizaines de minutes, des quarts d'heure, des heures, pendant lesquels l'angoisse se répand et ces appels téléphoniques à chercher des traces de vie.

BFM en boucle, sans le savoir, nous débutons notre acquisition traumatique. Les mêmes images inlassablement répétées, à chercher l'un de nos proches en civière, en jambe. Nous cherchons, les yeux écarquillés, trempés, bouleversés, nous cherchons, écoutons. Pas de nouvelle, et ce placard en écran « ILS VONT DONNER L'ASSAUT ».

Mon esprit me dit que si nous n'avons pas de nouvelles d'ici là, ils vont mourir. En direct, je m'apprête, avec ma fille, à assister à la fin d'un quart de siècle.

Et sans conscience, à chaque seconde, nous dégradons notre état traumatique.

Devant nos écrans, les trois épouses que nous sommes, nous donnons des nouvelles. Pas de nouvelles. Et puis celle d'entre nous qui est au cœur du chaos donne signe de vie. Ce signe qui vous soulage et vous affole. Nani m'appelle, Nani est sortie, elle a pu s'échapper. Mais elle non plus n'a aucune nouvelle des hommes, pas même du sien. Elle est blessée mais on l'entend à peine, en direct, elle me raconte froidement sa sortie. En direct, elle vit l'horreur, la traverse, l'enjambe, bientôt elle fuit, sans le vouloir elle s'éloigne, la détresse en gorge. Pas de nouvelles de Fred, pas de nouvelles. Et face à moi, l'écran insiste « ILS VONT DONNER L'ASSAUT ».

Je lui tais la redoutable nouvelle. Ils donnent l'assaut.

1h du matin... fin du silence, fin du premier silence. ¹

« Allo madame, votre mari m'a donné votre numéro de téléphone, il est à côté de moi, dans la cour de notre immeuble... Pris en charge par les secours... »

Vivant, il est vivant, papa est vivant.

En moi, la délivrance. Stéphane est sorti du Bataclan et il a même pu donner le numéro de téléphone de la maison. Il a donc toute la vigueur nécessaire à la vie. Je l'imagine marcher à la sortie du Bataclan auprès des autres rescapés. Blessé certes, sous le choc, sûrement, et pour longtemps, mais VIVANT.

Papa est vivant, il nous faut reprendre des forces. Nos amis n'ont pas tous donné signe de vie. Le samedi sera une très longue journée. Il faut se reposer. « Maman, je peux dormir avec toi tant que papa n'est pas rentré ? - Bien sûr, ma chérie ». Notre fille a 14 ans, elle se blottit contre moi. Nous finissons par nous endormir, et le cauchemar fait une pause dans nos esprits, l'espace de quelques heures.

Et puis le cauchemar reprend vie, dès notre réveil.

Samedi 14 novembre 2015

¹ « Vers 1 heure du matin, j'ai reçu un texto de Chloé : « je suis heureuse de vous savoir loin. Ne rentrez pas trop vite. » » Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 510.

Un message que l'auteur reçoit le 14 novembre 2015 alors qu'il se trouve aux Etats-Unis. C'est la dernière phrase du livre, le début de mon histoire.

Le cauchemar du silence, second silence depuis l'attentat. Plus aucune trace de lui.

Nani, Lolo et Richard sont éparpillés dans les hôpitaux parisiens, gravement blessés. Leur famille se presse en champs de guerre et prend le temps de demander à l'accueil si les noms de Stéphane et Fred sont inscrits. Pas une trace.

Le numéro de téléphone d'urgence mis en place pour les familles est totalement saturé. Je ne parviens pas à joindre quelque service que ce soit. Alors la sagesse m'habille à me dire qu'il n'est pas prioritaire d'avoir de leurs nouvelles. Que le mieux est de laisser les services hospitaliers faire leur travail et ne pas davantage les submerger par nos appels pour tenter de trouver les nôtres. Je n'ai aucune formation médicale, Stéphane est bien mieux entre leurs mains qu'à la mienne.

Au fil des heures, mes amis arrivent. Je suis assise au bout de la table. Je me sens sage et immobile. En fait, je suis tétanisée. La cuisine de la maison se transforme en radio-crochet. Famille, amis, une dizaine de proches s'acharnent à la tâche : chercher un homme hospitalisé dans une botte d'empoigne. La Guerre a frappé Paris, les services sont en alerte sanguine.

Le samedi 14 novembre marque le début d'une autre époque. Certains cherchent leur mort pendant que d'autres les espèrent vivants.

Enfin vers 16h, sa trace est retrouvée parmi les vivants.

A 18h, son ami de toujours, Fred, est retrouvé en morgue... ils sont partis à cinq, ils sont quatre à présent. L'incommensurable, le cauchemar se matérialise, se répand, la puanteur de la haine vient souiller nos amours, nos enfants, nos parents, nos amis. C'est l'apocalypse vue de son intérieur. Mais je n'y vois rien, je ne comprends rien. Pendant que je m'efforce à l'immobilisme, ma vie se disloque. Ma famille afflue, mes amis proches traversent la France pour arriver à moi. Mais je ne sens rien venir. Tétanisée des effrois imposés, je ne réagis plus.

Au milieu de ma cuisine, assise là depuis des heures à regarder passer les vivants, je reste coite. Puis une amie m'interpelle. « Tu as peur, mais tu dois y aller ». Je donne mille excuses pour retarder mon départ, à croire que nos corps anticipent les choses. Je vais y aller. Je lui prépare un livre, sa brosse à dent, un change. Comme pour les suites d'une appendicite. Et un ami m'emmène.

L'arrivée à l'hôpital est floue dans mon esprit. Mon corps s'applique à me remettre debout et de fait, il limite toutes précipitations trop néfastes. Cependant, ce 14 novembre marque un nouveau traumatisme en moi. Stéphane n'est pas en mesure de parler. Au vu de ses blessures, il est en coma artificiel. Les opérations des poumons et colonne vertébrale ont été faites, mais les chirurgiens me préparent.

La colonne a été touchée, on ne pourra juger de sa mobilité qu'à son réveil. Une autre balle a perforé les poumons. Un poumon est hors d'usage, l'autre est partiellement touché. Deux

boulons se sont encastrés sous son derme. Celui du genou n'a pas été extrait. Il n'est pas l'urgence. À cette heure, tout va pour le mieux mais il faut attendre.

Attendre le pire de ce que déverse ces assassins sur nos amours, nos parents, nos enfants, le pire pour les jours à venir.

La fièvre est attendue. C'est un effet balistique classique... La balle perfore puis infecte.

A me relire, j'imagine déjà les charognards quadriller la scène et relire ces passages macabres. Aussi je suspends ici l'immonde description des heures et jours qui suivent. 6 jours pendant lesquels son état de santé se dégrade sans qu'il ne reprenne jamais connaissance.

Mes visites quotidiennes sont un chemin de croix terrifiant. J'en sors chaque jour plus anéantie, le corps courbé, les cris étouffés par l'effroi, les larmes, le manque d'oxygène. Et mon fidèle ami qui me tient toujours par le bras pour que je ne finisse pas à terre dans les couloirs hospitaliers. Des couloirs pour la vie qui s'assombrissent d'heure en heure sans qu'on ne le voie. Parce que la vie est si forte qu'on n'entend pas le chant des ténèbres.

En cascade vertigineuse, je me prépare au lendemain : il sera peut-être paraplégique ou tétra... J'envisage déjà d'y préparer notre fille.

Les chirurgiens ne s'attardent bientôt plus sur la paralysie, ce n'est pas dans leurs préoccupations. J'entends alors le décompte s'amorcer. Je l'entends mais ne l'écoute pas.

Puis s'enchaînent les dernières déflagrations : dégradations, arrêts cardiaques répétés, transfert vers un autre hôpital... en vain.

6 jours après l'attentat, Stéphane décède. Je suis contactée le matin : « Venez vite, c'est la fin ». Venir vite quand c'est la fin...

Paradoxe étrange. Il ne parle plus, ne bouge plus et je dois faire vite pour la fin ?

Au moment de cet appel, je m'apprête à emmener notre fille chez le médecin car elle présente à son tour les symptômes de notre détresse. Avant de la quitter pour l'hôpital (pour le rejoindre), je lui dis que je vais dire au revoir à papa. Qu'il est vraisemblable que ce soit... la Fin.

Arrivée tardivement à l'hôpital, je dois sonner le glas. Autre instant tellement traumatisant que je n'aurais laissé à personne d'autre. Je donne le la pour lui ôter le do ré fa si la vivre... Dernier son.

Je passe alors mes derniers instants auprès de lui. Agrippée à sa main qui bientôt se glace. Sans le personnel hospitalier, je ne sais pas dans quel état j'aurais accepté de lâcher sa main... Une main dont je disais de son vivant : « Pars, je te coupe juste ta main comme ça j'ai toujours un bout de toi avec moi »... sans savoir qu'en sa fin de vie, ce serait cette fameuse main qui me retiendrait encore près de lui.

Il était un homme grand, bien bâti et dont les mains bien proportionnées pouvaient empoigner généreusement, protéger et câliner. Une main éteinte lorsque je demande en larmes de tout arrêter, de mettre fin à son agonie.

Et l'incommensurable me perce le cœur de son vice.

Je dois à présent vite quitter l'hôpital, retrouver ma fille, à une heure trente de là. La prendre dans mes bras et lui dire « papa est décédé ». Je lui annonce d'abord au téléphone. Les réseaux sociaux sont trop réactifs, je ne veux pas prendre le risque. Ma maman est auprès d'elle. Merci maman.

J'ai donc quitté l'hôpital, rassurée par le personnel « venez-vous recueillir demain, quand vous le désirerez ».

Mais un détail n'a pas été mentionné et je n'ai pas encore suffisamment de hauteur pour comprendre. D'ailleurs, qui d'entre nous a connu pour savoir ce qu'il advient de nos morts dans de telles circonstances ?

L'ensemble des victimes décédées des attentats sont autopsiées et le corps de Stéphane ne déroge pas à la règle. Le 20 novembre au matin, j'apprends le transfert de sa dépouille à l'Institut Médico-Légal sans que je n'aie pu me recueillir. J'ai perdu son âme et on m'arrache son corps. Voilà 7 jours que je subis et le répit n'a aucune place ici.

Après la violence des images télé, l'immondice de sa dégradation vaine.

Je me confronte aux démarches post mortem. Pas de date d'enterrement possible tant que l'IML n'accorde pas la restitution des corps.

Après la violence des images, la violence des mots placardés en une :

« 130ème victime décédée »

Un 130 qui a un goût amer d'un 13 allongé, et qui crache en public le décès de mon mari. La presse s'affaire, vient se joindre à la marche funèbre du village et claque en quart de page un article vide de contenu, truffé d'erreurs. Heureusement, Stéphane n'aimait pas les réseaux sociaux. Aucune photo n'est trouvée. Un petit soulagement mais une grande colère. D'un article venu rendre hommage je m'insurge et demande expressément le silence des mots pour notre recueillement. Mais l'affaire est publique et notre chagrin intéresse la France.

Ainsi l'article pourri et creux se retrouve diffusé à plusieurs reprises dans des journaux locaux peu inspirés si ce n'est par le boulot bâclé et des informations reprises sans vérification ni compassion. Ma fille est en larmes devant les articles qui fleurissent de la 130ème victime. Notre ami décédé a aussi droit à son article avec photo. Vision insupportable, autre traumatisme. Parce qu'ils ont été assassinés, nos morts deviennent publics malgré eux, malgré nous.

Mercredi 25 novembre 2015

Institut Médico-Légal, jour de mise en bière. Je m'y rends pour la seconde fois. Dans la précipitation, j'ai été convoquée précédemment pour identifier le corps de Stéphane. Erreur dont l'IML s'excuse puisqu'il a été reconnu de son vivant à l'hôpital.

L'identification, un autre instant qui n'est pas à plaindre, c'est une autre épreuve dont je ne suis pas la première à saigner. Là encore, je crains le passage des charognards. Je vais tenter d'être des moins violentes dans mes propos.

Nous avons tous assisté à une identification, avec les Experts, NCIS, en Chapeau melon et bottes de cuir, d'un canapé, bien sûr, ça n'a pas le même goût... l'abject m'anéantit davantage.

Je suis invitée à rentrer dans une pièce. Il est derrière une vitre. Il, son corps, est derrière une vitre... avec quelques rayons de soleil, j'espère voir le frère de Blanche-Neige attendant sa princesse charmante. Rien. Rien, si ce n'est l'immondice, et le traumatisme qui me ronge davantage les entrailles. Et dire qu'au dehors, on veut être là, on veut partager ma peine. Partager ? Mes pauvres amis, il n'est rien à partager de l'enfer traversé. Mais je ne sais pas encore que le feu m'englué et consume mon énergie.

Le 25 novembre est un autre spectacle. Au dehors, une chaîne de corbillards. Au rythme des demi-heures, les familles récupèrent les leurs dans leur boîte de dernière communion. Ainsi vient notre tour. Les proches sont venus. Nous sommes invités à entrer dans le bâtiment.

Dans le couloir, chaque famille attend sa sentence. Je me souviens d'un corridor au carrelage d'école. Je crois voir des portemanteaux, tout le long.

Nous sommes placés devant une porte. Une autre famille s'est vue attribuer la classe attenante. Et puis la cloche sonne, je demande à rentrer seule pour voir comme on a pu apprêter mon mari. J'ai repassé moi-même sa chemise blanche quelques jours auparavant. Le repassage de la dernière tenue. Une beauté dans le drame d'une veuve, l'émotion d'une attention que j'ai pu encore lui faire. Pas un pli, pas un faux pli, seulement la douceur d'une chaleur en coton blanc.

Je demande donc à rentrer seule, qu'on me garde mon enfant à l'extérieur. C'est une sage décision. Le spectacle n'a pas d'image. Au milieu de la salle de classe, le cercueil est placé seul. La pièce est grande, froide. Je ne peux rien vous dire de la suite si ce n'est les cris étouffés qui se dégagent de la classe voisine. La famille vient à son tour de découvrir le sien... un autre mauvais souvenir qui résonne encore...

Le personnel de l'IML aura pourtant fait son maximum pour rendre la scène douce, mais 130 corps vont quitter les lieux en quelques jours, en quelques heures. Alors oui, sans être vulgaire, on reprend possession de ce qui reste des nôtres dans une absence totale d'intimité. Fort heureusement, des psychologues sont là, fort heureusement. Ils n'auront qu'à jouer de magie pour éteindre à coup de séances le nouveau traumatisme qui se grave en nous, dans ces couloirs aux sons de morts.

Tant de sensations, de souffrances que l'on réclame l'incinération, on la réclame. Mais elle n'aura lieu que le lendemain. Une autre nuit à ne rien comprendre. Ma belle-famille est là. Elle

nous aide, ma fille et moi, à préparer les musiques qui salueront Stéphane avant les flammes. Nous pouvons être toutes les deux très fières. Le dernier hommage offert dit bien qui il était. Chapeau ma chérie ! Nous sommes aussi belles que ton père l'était. Un magnifique dernier concert que nous avons cousu de notre amour pour lui.

HOMMAGE

En fond de salle, ton cercueil et ta vie saluée au son des cloches de Pink Floyd, en High Hopes. On joue à guichet fermé, toutes portes ouvertes, tant la foule nous accompagne notre fille et moi pour te dire notre amour en air vicié. Tous sont venus, Manu Chao te rappelle comme me gustas tu, Noir Désir et Louise Attaque te portent et t'emmènent au vent, Françoise Hardy nous rappelle les si belles choses, Michel Simon cuve avec Serge en herbe tendre, Radiohead t'encreep, Matmatah t'apologie, et Iggy chante notre vie, brick by brick...

La cérémonie brûle bientôt à ta fin. Une scène qui me reste gravée à jamais. Tes trois potes rock & roll, rescapés, Nani, Lolo et Richard, sortis de l'enfer, en fauteuil, en béquille, le regard hagard et perdu, approchant ton cercueil et se serrant une dernière fois tous trois contre toi, leur main levée au signe du rock.

Hey you ? Is there anybody out there ? Nobody home ?

So ! Good bye Blue Sky ! I wish you were here !

Puis ACDC t'enflamme en back in black ! Vive le rock !

Mes talons battent le beat ! Faut qu'ça bouge ! Faut qu'ça crache, faut qu'ça vive ! Vas-y, fais péter les watts ! Gueule ta rage, prends une bière et bouge ton corps. Je me sens bouger sur ma chaise là, tout près de toi, je bouge mes fesses parce que j'adore ça ! Qu'on a toujours fait comme ça et que c'est trop bon. Ça a le mérite de se vivre et se vivre bien. Alors vas-y encore, fais péter les watts !!!!!!! Vas-y encore, mets du son putain, j'veux du son, j'veux bouger, j'veux vibrer !!!!!!! J'veux vivre !

Oui les filles pleurent, je les prends contre moi, je les serre fort, moi aussi je pleure fort devant ton cercueil, mais t'arrête pas, encore une fois, mets les watts ! Attends, pars pas ! Mets les watts !

J'me r'prends une dose d'ACDC, un putain de shoot, et puis les Stooges, I wanna be your dog
!!!! Une overdose, oui c'est ça ! In my room, I want you here !!! Fais moi une overdose ! And
now I want to be your dog !!!!!

Now we're gonna be face to face !

COUPEZ !

Bien sûr, ce 26 novembre nous a éreintés, pourtant vêtus chaudement de dénis, nous sommes
abattus. Peu de mots, peu de voix, le jour se couche sur notre hier.

Peu de mots, mais du souffle encore il nous faut. Après l'enfer, l'enfer.

Vendredi 27 novembre 2015

La cérémonie se renouvelle.

Le corbillard de Fred quitte l'Institut Médico-Légal. Je n'y suis pas, jugée trop faible, à juste
titre, par mes proches. Je rejoins la cérémonie à l'église. Il me tarde de retrouver celle qui va
vivre la même douleur que moi hier.

En quelques heures, nous sommes devenues jumelles, en quelques heures, nos amitiés partagées
de longue date se sont liées à jamais. Stéphane et Fred, nos amours respectifs, les inséparables
potes de 30 ans, ont quitté le show. Ma Nani a quitté la scène sans eux ce soir-là. Blessée, elle
a pu gagner le dehors sans plus jamais sourire.

Elle était auprès de moi lors du scellé du cercueil de Stéphane. Je serai auprès d'elle toute cette
journée, à la serrer contre moi pour peut-être prendre quelques éclats à sa place. Je les ai déjà
pris hier, je connais, alors je serai près d'elle, avec elle. Nos hommes étaient comme des frères.
Elle est ma sœur.

Une autre pudeur me gagne tout juste en cet endroit. La scène n'est pas digeste. Depuis toutes ces pages d'écritures, j'ai très peu failli... ici je me paralyse.

Lorsque j'arrive à l'église, le corbillard est déjà avancé, la foule aussi. Une amie m'interpelle « va vite dans l'église, elle fait un malaise ».

Je me précipite, j'entends des hurlements. Ma sœur est au sol, sur le ventre, sa tête pivote dans tous les sens, elle hurle, et se tape le front contre les pavés de Dieu.

Ma sœur implore les esprits « laissez-moi partir, laissez-moi mourir ! ». Elle répète ces mots inlassablement, elle crie, se débat. Je lui prends la main, demande qu'on lui laisse de l'espace pour respirer. Dieu, si tant est qu'il existe, m'a pris deux hommes très chers et j'assiste à l'exorcisme de ma sœur. Un spectacle démoniaque pour esprit dérangé. Cette fois c'est sûr, nous en sommes.

Pendant que je reste là à lui tenir la main en lui hurlant à mon tour de ne pas partir, les pompiers arrivent et la prennent en charge.

Au dehors, le corbillard de Fred et son cercueil attendent que ma sœur reprenne ses esprits... mais il n'est plus d'esprit ici. Nos amours se sont évaporés, l'âme de ma sœur tente une échappée.

Je m'approche de l'ambulance et d'un seul geste du pompier, la fiction me gagne. Je ne vois que son buste, les mains tendues vers le sol et l'impulsion de ses épaules au-dessus de la victime. Massage cardiaque.

Une âme n'a pas suffi, deux âmes non plus, la mort se déchaîne sur nous. Au-dessus de l'ambulance, autour de l'ambulance se mêlent un tourbillon de monstres drapés de puanteurs morbides. Et le tourbillon s'accélère.

Je me retourne et croise le regard de ma mère. Est-ce bien ce qu'il faut comprendre ?

Alors je m'approche de l'ambulance, je veux qu'on me dise ! On m'interpelle : « qui êtes-vous madame ? - Je suis la veuve d'hier ».

Veuve, oui je suis veuve, le mot m'a brûlé les lèvres à coup de frissons. C'est la première fois que j'use de ce qualificatif, et ma sœur est la veuve du jour. Mais le tableau n'a rien, plus rien d'extraordinaire. Le pire se joue encore.

Ma sœur est transférée en état très critique jusqu'à l'hôpital.

On assiste alors avec très mauvais goût, à la revisite d'un vaudeville, entre église, urgences, cimetière, et urgences... comme pour épicer la scène, tout se passe à quelques centaines de mètres de distance. J'irai donc à pied, d'un tableau de l'horreur à l'autre, au fil de l'après-midi.

Je me retrouve dans une salle des urgences comme j'en ai fréquentée pour Stéphane. Cette salle est caractéristique. Une salle de réunion où l'on invite la famille et les proches présents à se

réunir, une salle où l'on vous propose un café, une boisson chaude, un gâteau sec. Une salle où tout à coup, l'hôpital offre une place humaine, plus humaine qu'une salle d'opération. Devant moi, la maman de sœurlette. On se rencontre pour la première fois. De son bel accent basque, la maman de sœurlette me répète à plusieurs reprises mon courage. Je suis droite, les yeux fixes, la face de marbre.

Le courage ? Peut-être. La frayeur, c'est certain.

La responsable des urgences vient s'assurer que nous ne manquons de rien et nous indique l'arrivée imminente du médecin. Il va nous dire la situation.

Non merci, je ne peux pas en entendre davantage. Je réclame de sortir. Je veux sortir parce que je sais ce que signifient ces attentions de mauvais augure. Je sors et regagne la scène du dehors.

Ici c'est une double embolie pulmonaire, et le coma. On ne se prononce pas sur son espérance de vie, l'hélico tourne au-dessus de l'hôpital mais elle n'est pas transférable.

Bref recueillement au cimetière, au revoir à notre Fred, Haut Revoir ! Ô Désarroi ! La place est vide de vie.

De retour à la maison, le sans vie m'habille et me rend sans voix. Ma sœurlette est entre la vie et la mort. Je n'ai que trop de maux. La vie continue de m'arracher mes proches dans un silence macabre. Sans voix, mon corps tient encore la route. Sans voix, je regarde les miens, sans voix, nous prenons cher ou plutôt, nous perdons gros. Mais je ne sais pas le pouvoir du stop, la torture me gagne davantage, je prends, sans voix.

Dimanche 6 Décembre 2015

Les jours qui suivent me paralysent. Comme on arrête le temps, j'ai cessé de respirer je crois, 4 jours durant. Une torture enfouie si loin en moi que je n'en ai aucun souvenir. Notre corps est bien fait. Je ne peux en supporter davantage.

L'idée de visiter ma sœurlette dans le coma m'est insupportable. On la tient en vie, malgré elle, on la tient en espoir. J'ai tant souffert de la déchéance de Stéphane que je ne peux approcher les services qui la retiennent à nous.

Je la visiterai vivante ou je ne la visiterai pas.

4 jours, 4 jours d'un nouvel exil pendant lequel sa vie est retenue par un fil. Elle et moi le savons, l'au-delà est à ses pieds... il suffit de se pencher.

Mais ma sœur se redresse. Elle revient de loin.

Je la retrouve sur son lit d'hôpital. Crâne rasé, regard perdu, elle incarne incroyablement bien Sigourney Weaver. Aucun doute quant à ses combats contre les Aliens.

L'émotion est palpable pour moi. Je rencontre ma première ressuscitée et quelle ressuscitée. Je me demande encore ce qu'elle ressent à mon arrivée. Ce qu'elle ressent devant les visages soulagés de ses proches. Elle qui n'a aucun souvenir depuis le 27 novembre au matin, elle qui se voit saluer dans les couloirs de l'hôpital par chaque soignant, comme on s'incline devant un revenant.

Douce sœur, ne vois-tu rien venir ?

Douce sœur, toi qui t'élève au milieu de la poussière, te sens-tu revenir ?

Je ne vois que l'ombre de nos amours en trépas

Je vois que seule tu reviens de l'au-delà

Douce sœur, sens-tu malgré tout comme la joie m'envahit ?

Douce sœur, toi qui m'accueille auprès de ton lit, acceptes-tu mon amour infini ?

Je vois sur nous la peste et le choléra

Je vois le mal d'amours perdues et ses fracas

Ô sœur, me pardonneras-tu cette cruauté ?

Ô sœur, accepteras-tu mon sourire et ma joie de te retrouver ?

Je vois au loin la misère qui encore nous foudroie

Je vois au loin cette poussière de guerre qui s'élève

Ô ma sœur, je ne vois plus rien venir

Douce sœur, je ne sais plus ressentir

Je vois pourtant, au loin la putréfaction nous engloutir

Je vois pourtant le mal et sa faux ici pour nous cueillir

Douce sœur, ne vois-tu rien d'autre venir ?

Ainsi le mois de décembre glisse entre nos mains. Un mois pour commencer la rééducation des uns, les opérations des autres et l'attente d'un mieux.

Lundi 7 Décembre 2015

Retour sur lieu de mort, à l'hôpital Bichat, pour rencontrer la psychologue qui m'a soutenue au pire moment.

Madame Clé est une femme grande, fine, et très douce. A elle seule, sa voix berce et rassure : “Je suis rattachée aux services de soins palliatifs et de réanimation. J’accompagne les familles endeuillées. Pour cette raison, je suis à même de vous accompagner, c’est mon domaine. Pour ce qui concerne le sujet attentat, je vous conseillerais de rencontrer un confrère spécialisé. Nous ne sommes pas psychologues de tous les sujets et il est important de vous adresser aux bonnes personnes. Tout comme il est important de suivre une thérapie auprès d’un professionnel avec qui le courant passe bien”.

C’est le début de mes épanchements assistés.

Jeudi 10 Décembre 2015

J’ai rendez-vous à la Brigade de Répression de la Délinquance Contre la Personne, rue du Château des Rentiers, Paris 13ème. Le même ami fidèle qui me conduit partout depuis le drame m’accompagne. Il s’agit de déposer plainte pour l’assassinat de mon mari, « assassinat en relation avec une entreprise terroriste ».

La veuve est droite, froide, figée. A la guerre comme à la guerre.

La brigade est surarmée. La vue de la première arme me glace. J’ai peine à avancer mais il le faut. La gerbe en gorge, je pénètre dans ce bunker, passe la fouille et les détecteurs de métaux. C’est déjà très lourd à vivre, tellement lourd. Enfin on nous reçoit dans un bureau pour un questionnement détaillé.

Avons-nous des enfants ? Leur âge ? Comment s’est passé le 13 novembre ? Avec qui était-il ? Comment ai-je appris ? Comment ai-je suivi ? Comment l’ai-je retrouvé ? Et jour après jour, comment s’est passée sa dégradation ? Dans quel état sommes-nous, ma fille et moi ? Ai-je perdu d’autres amis ? Comment a-t-il fini par mourir ?

STOP !!! Mon ami ne tient plus. Il se lève, se colère devant l’insupportable torture. Qu’on cesse de me tenir en joue, qu’on baisse cette lampe fixée en plein cœur !

Alors que je récite froidement mon vécu du 13 au 19 novembre, la scène vue du dehors meurtrit davantage. Je rassure mon ami, lui dit qu’il n’est rien de mal pour moi. L’officier de Police lui explique la nécessité de la séance. Si lourde soit-elle pour les proches, elle permettra, le cas échéant d’arguer une condamnation. Il n’est rien de mal pour moi. Plus maintenant. Je rejoue la scène tant de fois sans pour autant la comprendre. Alors il n’est rien de mal.

Cet exercice terminé, nous rejoignons un autre bureau.

La brigade détient les vestiaires du Bataclan. Dans la séquence frissons, je voudrais : la veste de mon mari, le portable de mon mari, les papiers de mon mari, la place de concert de mon mari. Famille ! Tout y est ! La coupe est pleine.

Ainsi nous disposons.

Mercredi 16 décembre 2015

9H30. J'ai rendez-vous au CIDFF, Centre d'Information sur les Droits de la Femme et des Familles. Cette cellule est un des relais pour aider les victimes des attentats, résidant sur la région. J'ai rendez-vous avec Madame B.

Elle est psychologue. Maman m'en a déjà parlé, elle a aidé un couple d'amis à supporter l'assassinat de leur fille, quelques années auparavant. Sa réputation la précède. Une psychologue exceptionnelle.

Cette femme connaît son métier, je le découvre au fil des séances. Pour le sujet qui nous concerne, peu de ses confrères pourront s'appuyer d'autant de maîtrise.

A cette heure, il est bien trop tôt pour qualifier ses aptitudes à me faire entendre quoi que ce soit.

Je m'assois face à elle, elle me demande comment je vais et je me découde de 45 minutes d'enfer. Je me découde et je jure, les larmes dégoulinantes. Je jure de vivre et de sucrer ma vie, celle de ma fille. Je jure que Stéphane et Fred ne seront pas morts pour que l'on reste en survie. Nous devons vivre pleinement ce qui leur a été arraché. Mordre la vie, notre vie, voilà ce que les assassins n'auront pas. Ils n'auront pas la vie des survivants. Je le jure.

Mardi 22 Décembre 2015

Nouvelle séance de psy, nouveaux épanchements, comme on vide une citerne qui se remplit sans fin, je me vide et pense commencer la décrue de mon mal. Alors, je cherche à comprendre, comprendre le veuvage, comprendre l'histoire d'une fin, de sa fin, de notre fin, de leur fin, de nos fins.

Nous sommes en hiver et pas même la neige n'aura pu nous surprendre. Pourtant, pourtant, ici tout est froid, le tapis est froid, pas même un chien ne s'y glisserait, les meubles et les murs sont froids, la fonte est froide, la cheminée est vide. Sa cheminée, notre cheminée, pas même

couverte de cendres, une flamme s'en est allée, parmi d'autres, au détour d'une soirée trop bien échauffée.

Le salon résonne d'un silence qui ne lui ressemble pas. Quoi de plus normal en son absence. Ici tout est intact, plus rien ne bouge, plus rien ne vibre. On perçoit à peine le souffle de nos corps meurtris par son départ. Le temps fera le reste, ils disent, le temps ! Celui d'une valse ? D'un tango ? Le temps endiablé ? Le temps d'un rock, à n'en plus dessaouler ? À quel temps font-ils référence ? Celui de la raison ? Belle affaire que celle de la raison, belle promesse que le temps ! Rage ou dégoût de la scène ? Je n'ai pas encore d'avis sur la question, et d'ailleurs quelle scène, celle de l'horreur ou celle qui la précède ? Celle d'hommes et de femmes qui s'agitent au nom de la liberté de vivre, celle d'êtres aimants et aimés, défiant le temps, celui-là même qui ressent d'infinis plaisirs de vivre entier jusqu'au dernier tintement ? Étrangeté du temps qui s'invite à chaque table et décide de lui-même des saveurs proposées, de notre appétence, de la durée de notre déglutition, de notre digestion. Etrangeté surtout que d'user à souhait de la durée de nos plaisirs, au moment même où le fruit approche nos lèvres, caresse nos sens, et se laisse croquer à demi pelé, saveurs exquises de plaisirs inachevés, parce que le temps s'impose à la fête ! Celui-là même qui panse nos plaies ! Traîtrise que le temps !

J'ai beau chercher dans le col de ses chemises, la doublure de son manteau, l'ancre de ses pulls, l'odeur de sa peau, l'odeur de son corps, ont fui notre demeure. Seule une écharpe est encore marquée, comme poinçonnée. Ironie du sort, pour éviter de perdre son dernier semblant d'être, je n'ose même plus la sentir, de peur de faire disparaître sa dernière particule, encore planante, celle que je n'aurais pas brûlée.

Parce que le futur ne se conjugue pas à la mort. Je l'ai aimé, je l'aime, mais pas de futur, pas même de conditionnel.... celui-là aura duré 5 jours, à peine 6.

Aux regards des autres, la douleur est palpable, leur douleur. Chacun a pris cher et paie sa part. Autant d'êtres disparus, décharnés, abîmés, torturés, laissés pour mort alors qu'ils n'étaient pas de ceux de l'au-delà, toute cette foule, aimée, aimante, engloutie dans le tourbillon de l'horreur, et leur famille, leurs proches, sa famille, ses proches, tous tout autant déchiquetés, malmenés, avec, pour chacun leur réaction.

Devant cette tourmente de l'après, je parviens difficilement à me situer, submergée, ravagée, entourée des miens, et d'un flot de tristesse qui vous porte parfois et vous ensevelit aussi.

Je ne tiens plus en place déjà, je me débats, autant que je m'abats et décline.

Jeudi 24 Décembre 2015

Cette fois, les faits sont établis, je découvre la lame tranchante sur la bûche, qui cisaille, démolit en silence et sans trace visible à l'œil nu. Sourire insupportable à tenir en public. Et en privé,

paradis perdu que celui de la paix intérieure, déchet d'envies déchues, vide aspirant, ambiance d'ébène, ombres d'encens, absence. L'expérience est très douloureuse. Ça rigole, ça avance, on est fort. Chacun entame autour de nous la reprise, celle qu'il est à priori trop tôt d'envisager pour ma fille et moi.

Plus loin, dans la foule qui me connaît, on dit ces choses-là : « Elle est forte, elle y arrivera », puis un ami veuf depuis l'été me dit : « j'entends que ça autour de moi, mais je sais mieux que personne que tu en chies, que tu passes par des putains de moments qui t'arrachent les tripes, le cœur et le reste avec une douleur insoutenable. Il ne nous reste, à nous, que l'absence, que le vide abyssal. »

A ne pas y croire, ne pas voir, j'ai encore du mal à comprendre ses mots.

Noël passe et nous déchire davantage.

[...]

Mercredi 13 Janvier 2016

Thé serré, collet serré puis déglutition barbelesque. En boucle, je revis la scène. Pas une photo, pas une image ou une image brouillée, broyée. Un son, un souvenir, un timbre de voix. Rien. Je suis seule, laissée là pour compte, pour une vie à achever.

Étrange découverte que cette quête solitude, à apprivoiser alors même qu'on ne se portait pas désireux d'adopter. Face au chenil, les chiens aboient. Face au chenil, face à ces errants de l'art, ligotés là par la haine, hurlant la mort de leurs plus beaux organes, mes jambes se figent. Je refuse d'y aller, de l'apercevoir, c'est une évidence, il va falloir approcher, se frayer un chemin parmi les morts, prier pour un semblant de vie, idolâtrer le souffle restant, se dire qu'il sera pour moi, pour nous, notre famille. « Il faut choisir Madame, d'autres attendent derrière vous ». Derrière, la foule est immense, ce sont les larmes à présent qui irriguent la Seine. Une foule de vivants râlant ses morts, amputés ici et là, une foule cocaïnée par la vie qui tient, qui dure, qui rassure...

J'avance vers lui, son pouls est faible, sa mine posée, comme on pose l'armure du soldat auprès de sa dépouille. Quelle mine ! J'avance et découvre l'absence. Son corps inerte, médicalisé à souhait. « Madame ? Pouvons-nous considérer votre dévolu ? Dans ce cas, nous nous permettons de vous laisser ici. »

Commence alors la seconde phase d'une adoption subie. Le cœur bat, l'oxygène se raréfie. Peut-on vivre ainsi ? Pronostic difficile à évaluer, nous parlerons pour le moment de situation très grave. Oui ses jours sont en danger, mais l'adoption n'en reste pas moins validée, et à ce titre, que d'espoir ! Autant d'espoir que l'oxygène insufflé dans ses bronches. Soins aussi intenses

qu'inutiles, mais pour le savoir il faut apprendre à panser, à embrasser, de loin, son épaule épargnée par les balles, les machines.

Immondes adoptions que celles-ci. Je ne le sais pas mais déjà mon homme s'est éteint. Autour de moi, les autres, ceux qui voient, qui refusent, qui savent pourtant l'impensable.

Comment l'appeler ? Il faut un nom pour cet adopté ? L'amputé de l'amitié ? Oui autant vous le rappeler ici, d'autres ne sont pas arrivés jusqu'ici, leur sang s'est répandu dès les premières pluies. Son fidèle ami, je le revois encore, tout au long de notre vie, dans notre dos... je le sens... toujours si présent, à chaque moment, moments heureux ou difficiles, tous les moments et toujours fidèle. « Fidèle » son nom était tout trouvé, j'aurais tant voulu l'adopter avec Steph, je les aurais nourris, blanchis, protégés, nous, les épouses, nous aurions tant aimé.

Fred, notre fidèle est tombé si vite du haut de sa bravoure ! Nous y sommes, le maillon manquant vient de me percer le cœur... Fidèle n'aura pas connu le chenil, la mort l'aura happé avant... avec d'autres râles, d'autres aboiements et puis... le néant. Fidèle, authentique, vivant, le Fred de ma jumelle, son Fred, le Fred de L & G, ses enfants.

Parce que le chenil ne le montre pas et pourtant les chiots aussi se précipitent derrière les grilles... en hurlant « papa ».

[...]

Vendredi 26 février 2016

Appréhender l'espace, se confronter de face à la vie et ses ravages. Ne pas juger les éléments environnants, ne se fier qu'à soi-même, en somme, estimer le bienfait de sa solitude. Apprécier les lumières, les couleurs, filtrer les sons pour n'en percevoir que la douceur.

Atténuer ses peines par l'apaisement intérieur, cultiver la paix en soi, savoir le plaisir profond qui nous fera palpiter demain, sentir, ressentir. Se prendre au jeu de ralentir les prochains instants, parce qu'ils seront meilleurs, en tout état de cause, forcément meilleurs à ceux vécus tout à fait dernièrement, qu'une renaissance est en marche, quoi qu'on en dise, qu'il ne tient qu'à soi-même d'en modeler la beauté. S'improviser enfin en artiste de sa vie, en imaginer les formes, les rondeurs, la face abrupte, la finesse, le caractère, la simplicité, ou pas (à chacun son style), les teintes, les ombres, la sincérité, le parfum, la sensibilité... sculpter son âme, se façonner un bien-être intérieur, mieux le contrôler, apprendre ce qui est bon pour soi et ce qui le deviendra ensuite au travers de ceux que l'on chérit.

Un travail minutieux et plaisant, à accomplir avec patience, conviction et courage aussi. Ne pas être cependant totalement seule, ressentir autour de soi, accepter ces vibrations qui vous

accompagnent, absorber le fluide que l'on vous offre, déglutir des bienfaits de belles âmes prêtes à honorer les hauts monts pour vous voir vous relever.

Partir en quête de beautés inavouées, vénérer le bon, approcher la diablesse jouissance, s'y préparer.

Sentir les ombres défiler et la vitesse du vent qui pousse les nuages et ses mystères, ressentir la lumière en transparent et accorder à sa peau la chaleur des cieux, comme on s'accorde de nouveaux émois. Se dire combien nous sommes dignes d'élever notre émotion, d'abord pour soi mais surtout bientôt, pour le partage d'un émoi plus profond.

Laisser s'engouffrer de nouveaux ressentis en veillant au préalable à ce que l'évaporation funèbre soit avancée.

Évaporation funèbre : nous y voilà. Se mettre en quête pour se relever. Expier ce qui peut l'être, embraser ce qui doit être et souffrir des débris. Élever en soi le mal qui domine, le comprendre, l'accepter. Tout un programme pour une magnificence de la vie d'amputée. Se poser la question sur l'avenir, le droit à l'apaisement, le droit à de nouveaux bonheurs, le droit à la jouissance des sens.

Évaporation funèbre, alors même que le brasier s'élève encore au-dessus des monts, que la danse de l'inhumation n'en finit pas, que les cendres épousent encore les flammes, le ballet improbable de la survie s'agite.

Je laisse ici chaque élément, chaque saison. Je me fige devant ce spectacle, cette plaine verdit du temps qui déjà reprend. J'attends, m'immobilise, évite la souffrance, j'approche de l'explication attendue : l'immobilisme, un principe fameux pour ceux dont les dernières heures ont anéanti leur vie. Ne plus se répandre, ne plus avancer, ne plus envisager, juste la peur au ventre.

Un désir de décomposition m'envahit dans un même temps. Autre mot lancé, celui de décomposition, écrit une seconde fois comme pour marteler la peine qui ronge, l'imaginer, l'identifier. Érosion ultime que la charogne qui s'affirme. Embellie du mal, transparence de l'absence illustrée jusqu'à sa puanteur. Macabre tableau que l'apparition de vers plus dévastateurs que ceux d'une strophe.

Devant l'ironie d'un ciel qui me chauffe, les rayons du soleil me pénètrent, me brûlent et déclenchent en moi cet incendie ravageur. A la joie des équarisseurs, l'incinérateur s'embrase, dans l'espoir d'une autre cérémonie. La moindre de mes viscères se sèche, mes muscles se rétractent, ma bouche s'assèche mais mon corps demeure, il combat, se redresse pour se coucher de nouveau et s'élancer encore, dangereusement. C'est un corps décharné qui se relève, qui veut croire à demain et appelle à la renaissance, implore le partage, la douceur, le réconfort, le havre de paix.

Mais je sens comme les montagnes russes du veuvage s'infiltrer en moi, malgré moi.

C'est un peu comme un enfant qui monte dans les montagnes russes malgré lui. Il aura beau chialer sa mère, le manège a commencé. Il est parti pour gerber, plusieurs fois, un point c'est tout. Des moments de répit, il en aura, lorsque le wagon reprendra davantage de hauteur pour une nouvelle dégringolade, plus intense encore, plus gerbante, avec toujours cette sensation d'infini qui donne la gerbe. Et le gosse chialera encore, hurlant son désir de descente sur le champ, et de la descente, il en prendra encore, pas comme il l'imaginait, mais il en prendra.

Aucune souffrance sollicitée ici, et pourtant le spectacle est là, toutes tripes dehors, le gamin descend du manège, titube jusqu'à sa mère, la gerbe fraîche, le palpitant déglingué. Il n'a rien demandé que de venir à cette fête foraine et malgré son refus, il a parcouru les montagnes russes. Il s'en remettra de ces montagnes mais à bien y réfléchir, il a aimé cette adrénaline des avancées vers le sommet, il a aimé ce goût amer de la délivrance d'après gerbe, alors s'il le faut pour mieux vivre demain les descentes, je suis prête à prendre son wagon, apercevoir les sommets, contempler les cieux de tout là-haut, gerber de nouveau, etc...

Il est fort possible que l'expérience renouvelée de ce malaise systématique, me soit plus facile à contrôler, je l'espère.

[...]

Samedi 19 Mars 2016

Insomnie

Il est 3h du matin, l'insomnie me visite, comme un rappel à l'ordre. Il est temps d'avouer, si ce n'est déjà fait, le changement de vie qui m'a gagnée, le changement de rythme, le changement de combat.

Le combat, un terme trop souvent repris dans mon quotidien pour ne pas être ignoré lors de mon analyse. Position de combat, position de guerre, la vie en joue, le destin à viser pour tirer avant d'être touché et de tomber à son tour, comme ce fut le cas pour eux, nos proches, nos amis, nos enfants, nos époux. Une vie revisitée, un regard forcé vers un nouveau demain, la nécessité d'une adaptation ou d'un chaos sans fin, l'obligation de musculation pour soulever la pierre tombale prête à nous recouvrir définitivement, le poids de la douleur, le poids du massacre, le poids du manque, indéfinissable ce manque, encore non qualifié ici, tant il est violent.

L'insomnie me torture, éveille mes démons qui se mettent à tourner en boucle au-dessus de mon crâne, ce crâne qui résiste encore, qui envisage un lendemain, une autre jouissance, une nouvelle offrande aux sens sous anesthésie. Anesthésie, ce don médical qui vous maintient sans sensation ou presque. Le toucher conservé sans la possibilité de guérison, l'entrave à la vie, l'entrave à la mort. J'appelle mon corps à taire mes souvenirs de ces 6 jours d'enfer, ces 6 jours de souffrance, pour rien, pour un espoir anéanti, une douleur sans espoir, des secondes, des minutes, des heures

d'incompréhension, des instants que l'on voudrait magiques et qui en fait détruisent à petit feu. Se dire qu'en cas de survie ce sera pire et enfin découvrir un autre pire, la vie réduite à néant, sans autre pire que le silence éternel, la paix de son âme pour la déchirure de la nôtre.

Une insomnie pour extraire ces poussières de douleur qui dévalent de cratères sataniques, les poussières suivies d'une lave chaude et brûlante, un jus nauséabond, un soufre puant, une glaise mortuaire.

Une insomnie pour sombrer en magie noire, en renaissance blanche, une chute vertigineuse, pour une autre chance. Je réclame de payer ma peine de suite, de libérer mes entrailles de ce fléau, je réclame la guérison, pour les miens, pour la chair de notre chair, la guérison, le rebond qui la poussera vers l'apaisement, je supplie d'épargner mon enfant, dont l'âme est si belle, j'implore les astres pour la laisser grandir en paix, je vous supplie de l'épargner autant que possible, l'épargner, je vous en supplie, c'est assez, assez de torture, assez de déchirure, assez ! Laissez-moi me débattre mais épargnez-la, elle n'est qu'une enfant !

Voilà, la fragilité m'a vaincue, je plie à présent sous le poids de la torture, je pleure et espère me vider d'un trop plein de dureté.

Je suis fatiguée, si fatiguée de ces valse incessantes, ces tempos que l'on ne choisit pas, fatiguée d'attendre, fatiguée de sourire, fatiguée de croire. Trop d'absences, trop de silences, trop de corps en débâcle.

Je n'y crois plus, on me dit de patienter, patienter, patienter, encore, encore... trop de résonances pour une même cause, sans effet. « Normal » vous dit-on, « ce sera long ».

Combien de temps, combien de combats pour atteindre le monde pénitence, combien de chutes, combien de larmes, combien d'espoir ? Une longue route, que l'on ne choisit pas, une direction nécessaire au buste droit, qui regarde vers demain, un sommet dit inatteignable dont on dit aussi que de là-haut, la vue est exceptionnelle.

Dimanche 20 mars 2016

Mon alcoolémie en cette soirée parisienne ne fait aucun doute, plus les jours passent et plus l'état devient nécessaire ; l'alcoolisme m'épouse comme une sentence parfaite, un exutoire, conçu pour les miséricordes à venir. En sauver un, au moins un, le plus beau, le plus noble, le plus jeune. Le glisser au-devant de la scène, applaudir pour qu'il soit choisi, libéré, réhabilité, et se plier aux coups pour sombrer en flasque rhum arrangé.

Ici nulle délivrance, nulle danse, nulle jouissance, seulement l'exil, la vie en cachot qui vous gagne sans vous dire pourquoi ni comment. Envie d'ailleurs, alors qu'on y est, envie de bien alors qu'on y est, envie d'être ensevelie, alors qu'on y est.

L'ailleurs se dessine inexistant comme si la mise à vie devenait plus douloureuse qu'une mise à mort.

Ma vue des toits ne se conjugue pas à l'embellissement, je ne perçois aucun autre lieu même lointain. Ma vue ne constate que vertige et absence de garde-corps. L'horizon est rouge brique, ou rouge sang, tout dépendra de l'intensité du soleil, de la clarté du ciel, tout dépendra. Pour l'heure, seul le silence règne, seul le chaos règne, seule la déchirure parade.

Et le rhum n'arrange rien, rien ne bouge. Le noir me désire.

Aucune autre couleur, un printemps terne, vêtu de pluie sur mars, paré de la fraîcheur d'avril dont on ne déroge pas et ce déshabillé qui ne viendra pas... la chaleur absente, le saut tentant, tellement tentant.

Un garde-corps avec corps, sans garde, une hauteur pour vertiges et pourtant pas de plongeon.

Un garde-fou sans garde, une folie grandissante, une folie attendue.

Je vais de nouveau dé-saouler, de nouveau sourire, de nouveau rire, avec ce déploiement de gorge théâtrale que l'on va tant m'envier, je serai « surprenante », je serai « forte », je serai... sans être.

[...]

Jeudi 31 Mars 2016

Intacte, la douleur est intacte.

4 mois et plus que ses cendres sont froides, 4 mois et plus que je pense le temps passé vite, 4 mois et plus que je crois la vie reprendre. 4 mois de rien, d'espoir, de cache torpeur, d'ironie, d'essor de larmes et blessures suintantes. 4 mois et plus pour apprendre la douleur, apprendre combien elle se conserve, comme elle passe le temps, les saisons, les misères, les joies. 4 mois et plus à se battre pour être là ce soir, l'âme à bout d'émoi. En pénurie d'émoi. 4 mois sans lui, 25 ans en arrière avec lui... des chiffres derrière, un zéro devant. Nouveau compte à rebours assaisonné de blessures.

Je touche du doigt, sa disparition, ce vide, cette pièce résonnant de son manque, je touche du doigt la souffrance dont on m'a tant parlé.

Je voudrais hurler, râler, suffoquer, manifester toute gorge ouverte ma dislocation, je voudrais me blottir, me recroqueviller auprès d'une âme chère, mais ici nous souffrons tous, le chaos est tel que chacun de nous survit en prenant soin de ne plus abîmer l'autre. Les temps sont si durs et si longs, trop longs. C'est une situation insupportable, et pourtant... pourtant j'en anime des événements, j'embellis à souhait les lieux privilégiés, les sublimes, par amour des miens, de ceux qui restent, de ceux que je découvre, de ceux que je protège.

Prunelle de mes vœux, je me découvre engagée pour un sourire, un plaisir, mais en fin, la douleur est intacte.

Je plonge.

Je me sers un verre, seule, un verre, sans fête, sans joie, un verre, sans poésie, un verre de moi, moi seule, un verre désespoir, un vertige attendu, une trappe secours, un rebond, une cache, une cachette, une gâchette, un soupçon d'envie d'oubli, un soupçon d'ailleurs, ou encore une petite mort.

Sans être abîmée encore, je me laisse pénétrer de ces vapeurs douces d'ivresse certaine, pour une mise à mort lente, subtile, sans charme, avec conviction. Un mal qui me gagne doucement, à chaque occasion, un mal créé pour l'amusement destiné à l'abîmement.

Mon attitude me déçoit, ma faiblesse me déçoit, et je me réjouis de pouvoir peut-être bientôt penser ivre. Encore un faux espoir... L'ivresse ne viendra pas, si lâche soit mon engagement, même à cela, je ne faillirai pas. J'ai pris l'option la plus insoutenable, l'option sans répit, l'option du corps levé à l'âme déchirée, celle qui perfore à chaque pas, celle qui morfond nos parents au regard de nos souffrances. Infâme torture à appréhender des mois, des années durant, des décennies peut-être. Je m'y refuse déjà et pourtant, avec une telle lâcheté, je devrais bien m'y laisser blesser.

Alors je plonge avec cette envie de profondeur, me laisse emporter par les touches endiablées de mes pensées, je me veux sombrer, ne plus respirer, comater, débrancher. Mais toujours cette lâcheté, ce besoin de se surpasser, d'y croire encore, de penser à la prochaine famine, à la prochaine récolte, d'espérer.

Alors si la lâcheté fait partie du voyage souffrance, la lassitude aussi. Je suis lasse déjà et marque un temps de râlisme avant de repartir, demain, de nouveau, vers ma quête d'un meilleur.

Dans l'attente, je plonge.

[...]

Samedi 23 juillet 2016

Petit cadeau solitaire d'un monologue nécropole.

Ici les sentiers sont pittoresques, la vue de sa dernière demeure est enchantresse. Je m'y recueille. Il n'est pas seul ici, il n'est pas seul, tant sont partis.

Mes amours, mes amis,

Vous me prenez sur le vif. Ici l'air est chaud comme à la veille de votre incinération. Ici le silence est roi, comme à l'instant de votre mort.

Nous sommes samedi soir, il est 19h, et en guise d'apéro, je vous offre ma compagnie. Champagne ! Me voilà seule face à vous, seule face aux ténèbres qui vous ont emportés. Je viens ici lâcher, libérer, autant de souffrance que possible. La solitude me tient. Vous n'êtes plus. Seule la végétation parvient encore à vous embellir par ses couleurs, ses senteurs. Le sol manque cruellement d'eau alors je tente de l'inonder de mes larmes, faire don d'un reste de moi pour m'assurer de votre repos éternel. Voilà des mois que je parcours ce lieu pour son irrigation, voilà des mois que je tiens... Des mois à relire ces stèles funéraires, des mois sans vous. Putain de sort !

Lundi 25 juillet 2016

Conte estival pour veillée blanche, faute de guitare au coin du feu.

Il est 19h. Comme à son habitude la veuve a promené son chien. A travers les champs, elle s'est essayée à quelques sourires, quelques rires, sans conviction. A peine ses gloussements échappés, elle s'interroge. "Pourquoi te donner encore en spectacle ? Tu es seule. Reste toi-même, ne cache pas ta peine, n'avale pas ton désarroi. Qui pourrait t'en vouloir ? Ceux qui ont d'autres habitudes, ceux qui te voient joyeuse ? Il est temps de tomber le masque, il est temps de muer, te mettre à nue, décharnée, dépecée, te mettre à vif, et saigner cette douleur."

Alors une fois la sortie en champ effectuée, elle range sa gaieté express et revêt son habit chagrin. La veuve se coiffe les yeux, ses lèvres se tendent, la poésie macabre l'embellit d'au-delà. Derrière ses lunettes noires, son visage figé part se recueillir. "Pour me sentir au plus près de vous ou peut-être sentir un signe de vous, je m'approche et regarde vos noms. Je pense à Fred aussi. Trop tôt partis, je me sens seule, si seule".

Le ciel s'en grise, le soleil s'allonge mais la peine demeure en plaine. Accompagnée de son arrosoir d'argent, la veuve poursuit, lourdement. Elle arrose en abondance les fleurs qui ornent le columbarium. Elle arrose en abondance comme pour en espérer de nouveau la vie. La veuve à l'arrosoir d'argent impressionne, puis s'abandonne...

Mardi 26 juillet 2016

Faisons un point d'étape, un bilan sur mon état. Pas un état final, ni un état suspensif, j'attends bien autre chose de ces lignes.

De ces mois traversés, j'ai découvert les montagnes russes, sans éclaircies salvatrices, seulement la ruse et son sadisme.

Alors que je pense me relever, le mal me pique à nouveau pour mieux extirper de mes veines la chance qui s'y sera nichée. Le corps doit être vide de bonté, de partage, de gaieté. Comme un processus d'assèchement extraordinairement mesuré, la sécheresse me gagne en profondeur.

En première vue, la silhouette est grande, fine, sèche diront certains, limite anorexique pour d'autres. Selon les jours, le pas sera énergique ou dépressif. Pour l'heure le deuxième terme suffira grandement. Les cheveux ne dansent plus au vent, ils se raréfient ; à ne pas savoir comment les retenir je les accroche sans embellissement pour juste dire : j'ai tenté l'éclaircie.

Tenter et tenter encore.

Aux abords des mèches, le visage est de plus en plus sec, les lèvres se raidissent en un trait fixe, peu d'autres expressions que l'infime tristesse transpirant de mes joues. Mes yeux bleus sont gris, mon teint rose est pâle, touché ici et là du soleil en visite. Le visage tacheté, marqué du temps qui ne passe plus. Le menton est immobile, à moins qu'une autre angoisse ne le fasse vibrer, il reste immobile. Pas un mot, pas un son, un désert d'émotions positives... la dépression.

Une dépression telle que l'énergie nécessaire à l'écriture se tarit à la vitesse d'un mirage. Pas de visibilité, une simple ligne blanche en ciel qui nous laisse déjà oublier la raison de ce signe.

Dehors la brise est froide, le vent sonne sur les feuilles sans emporter le mal qui reste à mon chevet pour mieux me cueillir en prochaine sortie de lit.

Je m'efforce ici de poser cette douleur afin de l'extirper de mes organes, cette douleur qui m'envahit encore, me gagne avec acharnement. « Vous ne m'aurez pas ! » et pourtant la douleur est aussi sévère qu'elle mériterait bien un abandon, mon abandon.

Mathilde rentre ce soir et pour elle je vais de nouveau me tenir droite. Il me reste 6 heures pour absorber les tuteurs nécessaires à conserver une position debout au moins la journée. Les bas-fonds que je fréquente aujourd'hui sont si ténébreux, le silence y est si doux.

Je ne faillirai pas mais je ne parviens pas à me redresser, tant de choses restent à mener, tant de choses.

Comprendre la dépression qui vous envahit c'est comprendre le drame vécu ou l'entendre, c'est déjà énorme d'entendre.

13/11/2015 : BFM TV 23h30 en direct du drame, je découvre, j'entends, je ne comprends pas, mais j'entends.

Non c'est certain, je ne comprends pas, c'est impossible. Au fil des heures, le destin m'habille d'un manteau de plomb. Il est lourd et résistant, je transpire en son dedans mais il me permet de limiter en extérieur. Le brouillard est dense mais je guette l'éclaircie, je suis confiante.

Alors que tous entendent, je suis prise subitement de surdité. Le samedi 14 novembre est sous le thème de la recherche, j'entends les recherches, j'entends. Soyons honnêtes, je ne comprends rien ! Mes plus proches amis sont là, mais je ne comprends pas.

Alors aujourd'hui il me faut l'écrire moi-même : de ce 13 novembre, Stéphane ne rentrera pas, jamais, c'est FINI !

Mathilde n'a plus de père, je n'ai plus de mari. C'est FINI !!!

Fred est mort aussi, je l'apprends le 14 novembre par téléphone. Je l'entends mais je ne comprends pas !!!

Les jours qui suivent, je ne comprends pas, j'entends ou surtout je vois ; devant moi inerte, ensommeill , Stéphane combat l'impossible et je me vois là sans défense, à ne rien comprendre. Comment un homme si robuste pourrait-il tomber ? Impossible, mais à l'impossible nul n'est tenu. Alors Stéphane ne tiendra pas. Malgré son rattrapage aux arrêts cardiaques, malgré la douzaine de personnes qui escorte son assistance médicale, il ne tiendra pas.

Jeudi 19 novembre, la vie le quitte. Je vois pourtant, je vois.

Difficile d'aller plus avant dans la description des heures, des jours et des mois qui suivent. J'ai vu, j'ai ressenti, j'ai entendu... Stéphane est MORT, c'est FINI !!!

Je comprends aussi que depuis, le manteau de plomb devenait trop lourd, alors je l'ai posé, parce que je voulais me retrouver moi, aider les autres comme je l'ai toujours fait, même si j'ai entendu, il fallait avancer encore, aider chacun à reprendre vie au plus vite, sauver le maximum de gens, sauver ceux qui pouvaient l'être encore, sauver.

Mais mon armure n'est plus et je comprends le décès des miens, je comprends que je suis perdue au milieu de cadavres.

Aujourd'hui encore, j'entends beaucoup mais ne comprends pas toujours, par refus de comprendre je crois. En fait je suis un brin largu e ou je commence à souffrir de trop comprendre. Me relire m'aidera peut-être à rebondir, pourquoi pas ?

[...]

Samedi 13 Août 2016

Dose équine

En milieu de champ, une masse blonde
Couchée sur le flanc, elle paraît fondre
L'Août n'a pas porté de pluie
Le sol est sec, comme l'aride puits
La brume s'élève et quitte nos plaines
Laisant à terre, une chair sans laine
On dit qu'hier encore elle riait
On dit aussi qu'elle se débattait
Le troupeau s'est éloigné en pâture
Lui a laissé l'ombre et l'air pur
A bout de force la masse s'est étendue
Non sans vouloir se relever, même à nu
Alors pour la sauver, ils l'ont assommée
Une forte dose équine en échine
Pour ne plus voir qu'un mouvement de babine
A chaque jour suffit sa dose.
Enfin, elle se repose !
Au lever elle avance d'un pas lent
Plus d'entrain, plus d'élan
Les pas semblent lourds, le corps shooté
Enfin levée, il est temps de souper
Quelques lapés et la force se tarit
La nuit l'efface en milieu de champ
La masse blonde déjà se rend
A moitié morte et pourtant le cœur bat
On ne lui a pas laissé le choix
A l'air pur, se déchaîne la chimie
A la recherche du paradis

[...]

Vendredi 19 Août 2016

L'été bientôt s'achèvera, sans lui. Le soleil a pourtant été clément, la brise chatouilleuse, le climat docile, mais sans lui. C'est à l'ombre et en fraîcheur qu'il m'a fallu me fondre pour autrement le ressentir. Savoir son absence définitive, savoir ma peine éternelle.

L'été bientôt s'achèvera et je n'en serai pas davantage apaisée. J'ai juste pris conscience d'une plaie ouverte, j'ai juste constaté l'anémie qui me ronge. Neuf mois sans Stéphane, pas parce que il m'a quittée pour une autre, pas pour vivre sa passion, pas pour voler ailleurs... juste parce que la guerre l'a pris. Étrange époque que ce siècle où l'Europe peut se satisfaire d'épargner les siens de la guerre et de la pauvreté, Étrange Europe qui se laisse envahir de haine comme aux temps barbares.

Les siècles passant, les peuples n'ont donc nullement muri ? Alors que le sang se répand à nos frontières, l'européen se pavane en confort. Celui de l'ouest surtout... « Pourvu que ça dure ! » ou « Profitons-en, ça va pas durer. », « Sachons apprécier le bonheur simple, il est si bon à prendre, facile d'accès, généreux, savoureux, jouissif ».

Oui le bonheur est jouissif pour qui veut bien le savourer, en mesurer la grandeur. Le bonheur se caresse, le bonheur se respire, le bonheur devrait se hurler bien plus souvent. Amis qui ressentez ce bonheur, à l'instant où vous me lisez, soyez suffisamment fou ou au contraire raisonné, et criez, hurlez, célébrez le bonheur.

Si à la fin de cette page vous n'avez pas hurlé alors vous n'entendez pas mon cri qui appelle à l'orgie tant qu'il est encore temps. Mais je vous arracherai ces cris, je vous supplierai à la jouissance et vous me rendrez ainsi la mienne.

Dans l'attente, en cette fin d'été, je mesure le mal qui me touche, je mesure le foyer de cendres rouges qui me dévore les tripes. Le feu s'étend en kilomètres d'organes, de veines, il inonde mes pores, ravage mes paupières... et tant que la brise interne demeure, le feu progresse. La tempête d'été m'aura permis, je l'espère, d'être en pic de brasier. Demain il me faut me redresser, je n'y crois pas un instant, mais il le faut, me dresser pour notre beauté, notre fille, pour moi, je n'y parviens pas encore (mot positif, « encore »). Je ne désire que la lueur d'un fond de cave. Je ne suis même plus pétrifiée, j'abandonne mon corps à la science, qu'on me prenne vivante ! Les avancées médicales n'en seront que plus enrichissantes. Se laisser engouffrer du mal. Je vous avais bien dit de hurler le bonheur dès que vous le tenez, parce qu'il est comme le reste, bon mais éphémère, alors goûtez et savourez, la suite sera ainsi moins amère, peut-être.

Je mise ici, en effet, pouvoir bénéficier d'une remise de peine, étant donné le bonheur traversé, je me dis qu'il me sera peut-être moins rude de subir la souffrance.

Traitement de faveur ? Bêtise !

Se laisser engouffrer disais-je, engouffrer du mal. Oui à l'instant j'implore l'abandon, le repos du corps pour trop de temps, qu'on vende mon corps au plus offrant, qu'on offre mes seins ici, mes lèvres ailleurs, qu'une communauté jouisse de mes restes, cela m'évite la réflexion quant à

une ascension nécessaire. Escalader les monts pour en réchapper. Seulement voilà, il n'est pas venu l'heure d'en réchapper mais de sentir les hauts fourneaux brûlants, de sentir le changement de vent, de peau, de pores, le changement d'horizon, le changement face au néant.

Au fil des lignes j'espère la délivrance, l'apaisement, mais il est encore trop tôt, rien n'y fera, rien. Et pourtant depuis peu j'accepte d'être bercé comme un enfant en chagrin. Mais il ne fait pas encore jour dans mon esprit et je ne perçois pas d'horizon, il me tarde pourtant, mais je ne vois rien, encore ce néant.

Neuf mois c'est aussi un compte à rebours. Dans 3 mois, il y a un an, Stéphane meurt ! La fin d'une grossesse mal aboutie, le mal en œuf qu'on ne va pas distinguer en œil nu. Je n'ai pas distingué en échographie, je ne distingue pas en œil nu et pourtant le mal est bien là, un mal qui vous enlaine l'être aimé, un mal qui déjà vous a enlianté, qui cherche bientôt à vous aliéner. Je n'irai pas en bout de ténèbres mais je sens mon corps se laisser porter en lianes, pour l'heure et ne pas souhaiter en bouger. Pas envie de chute, pas envie de mieux, peur du mieux. Une large savane ralentit mon rythme cardiaque, la forêt se réduit, bientôt le brasier emportera ses poumons. Ici l'air est peu respirable mais je m'y complais en survie. Ne plus bouger, ne plus me montrer, me noyer en lianes et qu'on laisse mes semblables se dénouer avant moi. Sacrifice ? Pourquoi ? Pourquoi pas ? N'y a-t-il pas plus belle âme que celle qui se donne ? J'aime tant donner. Et pourtant, en paradoxe, j'attends intimement de recevoir. Je n'en réclame pas mais je le sens, il me faut me nicher en corps et ne plus en bouger, tout le temps de l'emprisonnement en lianes.

La végétation du mal, un autre titre à réinventer, au nom du vice, au nom du bonheur qu'on aura oublié d'apprécier. La forêt est dense, je respire peu, m'immobilise en cordes, tête en bas, pieds liés, cheveux lâchés, caressant sadiquement les ténèbres, à la recherche d'un autre orgasme. Sombrier en tentation de déchirure, sombrier en élixir du mal, s'enflammer de trop de douleur gardée, désirer le brasier, la chaleur et l'oubli, n'être bien qu'en fond de soi et attendre cette main, ce corps qui vous réchauffera.

La nuit me sied à merveille, alors j'observe le jour avec méfiance, je longe les murs, j'écoute sans entendre le brouhaha de la vie qui se poursuit. La végétation m'empoigne, je me laisse anéantir par trop d'horreur, celle-là même que je n'ai pas voulu voir, ni comprendre.

J'accepte de ne plus avancer en mémoire de notre vie passée, j'accepte un temps « mort » (quelle expression !) pour regarder sa mort en face, lever le linceul, et prier.

Prier le temps de me rendre désirable, prier le temps de me rendre mon sourire, mon entrain, prier les cieux en qui je n'ai jamais cru, parce notre destin est en nous ! Steph a eu le sien ! Le mien est encore en tracé, c'est donc en moi que je dois prier, pour un autre départ, c'est en moi et moi seule que je dois croire, m'offrir la fierté d'avancer, alors que je n'ai plus d'envie. Oui je me prie de relever la tête, sans trop sourire, il n'en sera pas nécessaire, je dois reconnaître en moi le travail ardu qui sera le mien, je dois qualifier mon courage à chaque pas, essuyer chaque larme pour en laisser couler une autre, ne pas cacher mes hurlements, ne pas rejeter la peine. La dignité et l'humilité ne doivent pas me meurtrir davantage.

Aussi dense soit la voie, aussi éreintante soit-elle, je la prendrai même à genou, je la prendrai, je cracherai mon sang, celui-là même qui lui aura manqué, je m'époumonerai de cet oxygène, celui-là même qui lui a manqué, mais je demeurerai, même en ronces noires, s'il le faut mais je ne laisserai pas la mortification aspirer ma survie ni mon dernier souffle.

L'été bientôt s'achèvera, je n'y aurai pas trouvé refuge pour la relève mais pour une autre déchirure, celle de la découverte d'une vérité qui fait un mal de chien à constater : LA VÉRITÉ DE LA MORT !

[...]

Jeudi 22 septembre 2016

“Qui seras-tu ? quel sera ton chemin ? sous quelle enveloppe te présenteras-tu ?”

Autour de moi, le calme, le silence, l'absence de mon défunt mari, l'absence de notre fille, l'absence de mon demain, de ma passion, de ma relève. Je savoure ici l'attente de mon demain, j'imagine le croiser, dans un couloir, au fond d'un regard, d'une étincelle, goûter son amande mystérieuse, en découvrir le croquant, les bienfaits. Ne plus être en terre, manipuler les aiguilles de la pendule pour toucher le demain du bout des lèvres, susurrer les démons du quotidien, s'adonner aux péchés de chair, s'en caresser reins contre reins, se féliniser, rugir... Voler à l'instant sa seconde en suivant. Respirer lentement d'un souffle aspirant, sentir le chaud arriver du sud avant le sable couvrant. Un sirocco envoûtant qui se devine.

Ce sera long pour te trouver, long et douloureux, j'en ai peur, mais je dois tenir, même si les larmes me submergent subitement, je veux tenir, parce que je sais combien notre rencontre sera bonne. Alors je vais patienter comme un enfant devant la vitrine qui doit encore économiser avant de s'acheter son gâteau préféré. Oui je serai sage, et viendrai te sucer de ma gourmandise, quand la pénitence s'estompera.

D'un présent en lassitude, j'affronte la noirceur parce que je sais qu'au-delà des tranchées, demain me désire, je l'espère.

[...]

Dimanche 13 Novembre 2016

« Silence, on tourne ! Action »

Il est 7 h ici. Le coq s'éveille à peine, la maison est silence et je veux prendre le temps. Silence, on tourne, la vie défile autour de moi comme un vrai combat. Les images s'enchaînent, se déchaînent. Un vrai méli-mélo, sans pareil, une cascade d'épisodes improbables, une sécheresse rare, des champs décimés, des récoltes détruites et là tout près quelques ares en recherche aqueuse.

Nous sommes situés sur l'une de ces côtes les plus fertiles. Le sol est encore dur à cette heure mais on nous promet une meilleure saison, comme une offrande de la terre qui se repent du trop perdu de la semence précédente. Nos jeunes pousses valent toute notre attention, tant leur croissance sera prometteuse.

La nature a ainsi décidé de reprendre ses droits, elle s'étend à présent sur des kilomètres sans que quiconque puisse l'arrêter, la contrôler. Les essences vanillées se répandent dans l'atmosphère, les gousses se gonflent de saveur. Tout près d'ici c'est le coton qui prend place de sa douceur respectable. Une même pièce qui se joue sur tout le territoire, un enchantement diront certains.

Il n'est pas d'enchantement ici mais la fin d'un chaos. Mais nous n'en voudront nullement à ces « certains », à ceux qui ne savent pas, pour avoir été épargnés, ceux qui se sont tant agité pour comprendre, ceux qui ont écouté les photos, ceux qui ont regardé les bandes son... Incompréhensible chaos et la chance de ceux qui ne l'ont pas vécu.

Un chaos encore tellement visible à l'œil nu, qui nécessitera des décennies pour disparaître sous les jeunes plants. Des racines à ciel ouvert, des grappes de fruits vidés de leur jus à même la terre retournée, des écorces arrachées, des noyaux disloqués... mais aussi parfois, le néant, sur des kilomètres de champs, à perte de vue, le néant, une terre labourée, hors saison, un terreau sans fertilité offert à la démence, un terreau dense de vie passée, d'âme déchue. Un coton noirci, une vanille acide, une récolte de pus.

Après le chaos, certains diront le silence qu'il y régnait en extérieur, et la mort qui suintait à l'intérieur. Et le deuxième chaos renaît, celui des hommes et des femmes, désireux d'en finir avec la moisson, mais qui n'ont plus de jambes, plus de corps, plus de torse, plus de vie... Se relever, pour sa survie, pour demain, pour soi, se sauver pour retrouver le sien, sa moitié, enjamber le pourpre, écraser l'inerte. Après le Chaos, le chaos.

Bientôt, on place les plants endommagés, par rangées, certains doivent être amputés de suite, d'autres pourront attendre, avant la même sentence, il y a espoir. Certains encore peuvent être contenus en l'état, la sève coulant le long du tronc, des branches. Pour d'autres, les racines ont été touchées, pour d'autres encore, l'issue a été fatale, ticket de loterie sans valeur, ou ticket pour un voyage aller simple, avec une mort assurée.

« A votre bon cœur Messieurs Dames, qui veut participer ? Un simple geste et votre destin est entre vos mains », « Allez-y, n'ayez crainte, approchez-vous, approchez, approchez ! ». A peine le billet tendu que la détonation s'élève au milieu d'une foire d'empoigne en putréfaction. Le

tirage au sort commence, « faites vos jeux ! »

Sortie d'égout, danse de la rage, épidémie, le mal se répand en une trainée de poudre, d'hectares en hectares, les cultures s'embrasent, les plants se fanent, se rétractent, une tempête édifiante s'est abattue avec ses trombes d'eau, ses arrosages en rafale, comme ils disent, et puis ces souffles, qui vous arrachent les vôtres du sol pourtant si fertile à la joie, la jouissance, au plaisir.

On prend soin, donc au lendemain du séisme, de classer, répertorier, identifier, incinérer. Les premiers soins apportés ont permis de panser certains, d'en apaiser d'autres, si peu. A chaque coin du fort, les lumières n'en finissent pas de s'agiter. La foule, au dehors est en panique, la famine guette, chacun veut savoir la sentence affligée à son lopin de terre, chacun veut entrevoir la souffrance qui le guette, chacun veut s'assurer que sa famille est bien gardée. Les portes du fort se lèvent, les gardes veillent, les pauvres paysans affluent, la boule au ventre, chacun se hâtent, se bousculent, certains avancent sans connaître leur destination, se laissent porter, ou s'élancent, entraînés par la foule atterrée. De bousculade en bousculade, chacun tente de se frayer un chemin vers les siens, et sous les tentes, un autre chaos encore. Des couloirs et des couloirs de linceuls, la vision d'un autre monde, celui du silence hurlant. On se presse déjà à soulever chaque suaire pour retrouver le sien, on vient à se convaincre que nul ne recouvre le visage de notre promis, et puis... la sentence tombe. « Son visage n'a pas les traits marqués par le séisme, son visage est aussi doux qu'au jour de votre rencontre, voyez comme il repose en paix ! » Foutaise, mensonge, bêtise, nous voilà ainsi rassurés, notre plant n'a pas senti le coup fatal lui ciseler les racines. Avec un peu de conviction on nous persuaderait qu'au vu de son état, les fleurs qu'il abrite encore ne faneront pas. Tout est flétri, tout est meurtri, c'est la mort qui se présente à nous. Ce plant ne donnera plus.

[...]

Lundi 20 février 2017

Je ne suis rien ni personne, je n'ai ni corps, ni forme.

Je n'essuie rien. Je façonne. Je n'apporte ni brillance, ni rayure.

Je ne suis qu'un souffle de vie qui file, le long de vos corps, qui file le long de vos rêves, entre vos mains.

Je n'emporte rien, j'éclaire ici et là par étincelle, j'éclaire le monde qui est le vôtre. A vous de sentir le meilleur des courants, de vous y engouffrer, à vous d'élever devant vous vos beautés intérieures, à vous de mettre en lumière vos folies intérieures.

Je ne suis que poussière d'âme et souhaite vous voir émerveillés du demain que vous aurez bâti !

Mercredi 29 Mars 2017

Cul dans l'herbe, cheveux aux vents, je décide de m'accorder une trêve plaisir.

Au loin, le son du peuple fourmilier revenant des villes, de leur labeur, au loin, cette euphorie sans vie, ce paraître sans image, ce beau sans rêve, ce devoir sans plaisir. Ici je crains de tourner mal. Plus je cherche l'épaule et plus je me noie.

Cul dans l'herbe, visage frôlé de brindilles, je veux sentir la caresse des éléments sur mes joues, imaginer un autre moi pour demain. La paix en un vertige, le corps posé, apaisé.

Cul dans l'herbe, torse couché, j'implore dame nature de m'envelopper de sa bonté. Mais je ne ressens rien, la nature ne me comble pas. Malgré sa générosité, sa douceur, elle ne me comble pas, elle ne lisse rien en moi. Les portes de l'émotion sont closes, je ne vois rien venir. Le soleil demeure auprès de moi, mais pas d'apaisement, malgré toutes ces beautés, l'enfer en moi se répand, bouche chaque veine, chaque port. Plus de voyage possible, les baies s'embrument, le soleil m'illumine mais la terre m'aspire.

Cul en herbe, corps offert au milieu des chairs disloquées, la peur qui gagne les regards, la frayeur qui hante les gorges, le son de la mort en kalash, l'odeur de la terreur, les torrents de sang s'élèvent devant moi, le pourpre est noir, la scène étouffe les morts, les vivants, les absents, leurs parents, la chair des chairs. Et la vie se KO.

Cul en herbe pour un cauchemar éveillé en hauteurs végétales, je contemple le gâchis et m'enterre doucement pour mon pourrissement. Le sarcophage bientôt me retient, suffocante. Alors je ne bouge plus, je reste là en herbe, sur le cul. La délivrance me tarde mais je sais que le soleil brûlera en son temps ce caveau pour mort vivant, je sais qu'alors, je pourrai m'en extraire. Mais le temps n'a pas d'offrande à risquer pour ma liberté.

En herbe je demeure cadenassée à ce putain de destin et si vous saviez la finesse de la torture, la beauté dirais-je presque, tant la subtilité en viscère est méthodique, ordonnée et sans répit. On n'y échappe pas, on le vit ! On le vit !

Cul en herbe pour un instant de plaisir, je n'ai rien vu venir. Je voulais simplement goûter le vent. Il m'a baignée de sang.

[...]

Jeudi 27 Avril 2017

Désir d'embruns décapillants, et si je testais le sextoy ?

J'ai tant à découvrir, l'idée est plutôt chouette. Une ado avec l'expérience. Ça me paraît pas mal. Je sens que je vais me faire de sacrés moments, dans tous les domaines, sextoy compris, ça serait con de mourir novice.

Tout doucement ouvrir la fenêtre, puis les volets. Tout doucement recevoir le soleil qui perce sur ma peau endormie. Tout doucement m'étirer devant l'horizon, p'tit cul bombé, poitrine dressée, buste cambré, et la vie m'enlace, m'embrasse lentement. Je sens le désir qu'elle m'offre en chuchotements. Quelques instants encore, elle goûte ma nudité, m'observe, me caresse, me passionne, puis son souffle me chauffe et m'attise.

Fenêtre ouverte, je viens de nouveau présenter mes envies. L'envie d'un parfum en torse, d'une épaule ouverte au réconfort, une peau chaude qui apaise les maux et excite le graal, une carrure luisante de désir. Envie de me blottir, le long de ce corps, en peau à peau, d'y sentir la chair s'enflammer de connivence. Envie d'investir ce mâle d'adresse glissé entre mes jambes. A peine rêvé, mes fesses frissonnent, mes reins se courbent. Je prends soin de limiter la perception extérieure de la fougue qui me gagne, je bloque mes hanches, m'immobilise comme pour laisser en sommet, l'ardeur se hisser.

D'une mer calme, l'agitation bientôt tiendra séance. Le pont ne laisse plus d'amarrage possible, les bas-fonds de cale sont désertés, le cliquetis du va et vient vend sa douceur au plus offrant, on réclame, le vent, la tempête, les grandes marées, tout cheveux au vent. On tend les filets, on prie l'emprise d'Eole, l'ivresse, les proues offertes aux courants tempétueux, à la gloire de ces lieux.

La fougue marine se délecte déjà des vents contraires, à se demander qui de l'homme et de la mer, joue avec l'autre.

En fort, les gardiens tentent de surprendre la scène, le phare se dresse pour l'embellissement du théâtre, au milieu des flots, les vagues peignent en toile les reflets de lune, la nuit vient et la tempête s'éloigne, les filets ont cédé, les marins aussi. La mer a tout emporté, ou presque.

Entendez encore ces vagues sans lame de fonds, entendez le fond susurrer son appétit pour votre aspiration en ses profondeurs. D'une mer calme, le marin ne s'est pas empêché, la mer l'a pris pour coït.

Éloignée du port, je ressens la scène en haut de rochers. Le phare m'abrite encore, je me sens en sécurité et encore humide des embruns vaporeux déversés.

Vendredi 28 avril 2017

J'ai pu dormir encore et encore, et si je n'avais pas Mathilde à récupérer, je dormirais davantage. Mon moral encaisse et mon corps digère, je suis de nouveau lasse. Mes membres ne me portent plus, j'apprends.

J'apprends chaque instant qui passe à contrôler l'émotion de mes désirs, à vivre mes lâcher-prise, à respecter la temporalité anatomique d'un corps qui régit l'esprit. A chaque minute vécue, je dois prendre le temps de savourer la vie, et comme un compte à rebours que l'on vient tout juste de brancher après des mois de maintenance, je dois marquer des temps de pause comme une infiltration lente et mesurée entre chaque entremet croisé. Savourer la vie, ses rencontres, ses sons, ses colères, ses différences, ses beautés et ses misères, je m'émerveille de pouvoir, de si près, les relever. Ainsi je cingle d'île en île.

En horizon, la mer, en arrière-plan, la mer. Nous étions en croisière et les flots nous ont absorbés. Je dérive.

Je suis en eau trouble, la brume se lève, ici et là, comme pour éviter l'aperçu des déserts en mers que je vais devoir emprunter. Un silence marécageux couvre la digue, on y retient les démons loin des côtes. Mais rien n'y fait, le mutisme ne cache pas tout, au contraire bien au contraire, de sa force, il tend les drapeaux en berne.

Une planche pour radeau, une planche sans racine, une planche qui dérive plus qu'elle ne navigue, une planche à la mer à la merci du moindre abordage.

18 mois bientôt que je chaloupe en cours d'eau, certains m'ont glacée, certains m'ont paralysée et la chaleur m'a restaurée. D'autres courants passent et je dérive, encore et encore, le visage brûlé par le sel et le soleil qui s'entendent à merveille pour me maintenir en vie, à respiration constante, malgré les torrents de pluie, de grêle, malgré le gel.

Le visage buriné, le corps sec, froid, nu, je dérive et je jure de dériver par plaisir aussi, dans autant de mers qu'il le faudra, et comme une mère berce son enfant, je veux prendre le temps d'apprécier la houle offerte. Aller à contre-courant semble déraisonnable, je vais donc m'incliner en gîte, épouser les remous et m'en nourrir.

Dériver encore par amour, envie de vie, sans commune mesure.

[...]

Mercredi 10 Mai 2017

L'arbre est large, haut, feuillu, déjà défleuri. Son sol est tapi de pastels pétales. Au cœur des vertes branches, des veineuses feuilles, les pigments s'éveillent en fruit. D'un œil éloigné, les tâches de vie se répandent en tronc. Autour de ce tronc, une multitude d'autres végétaux qui s'en remettent au printemps pour visiter l'empire en éveil. Les formes se mêlent sans s'approcher, les parfums s'appliquent à autant de légèreté que d'emprise. De ces effusions en paysage, les nez sont saisis, les yeux se confondent en émotion, puis les regards s'estompent pour laisser libre cours à l'ouïe. La frondaison frissonne, les rameaux frétilent puis emboisent le pas jusqu'en frôlement d'étoffes, sans plus de chahut. La densité du végétal demeure comme pour protéger le secret nature. Peu de sons s'échappent, même le chant d'oiseaux semble venir d'encore plus haut. Les abeilles sont en fleurs et les becs à sucre, en sommeil.

Regard, son, parfum. Un instant à marquer d'un temps.

Mes mains ne peuvent toucher, ma langue ne peut goûter. Je suis en spectacle d'éclosion. Je prends la mesure de ces beautés.

Mes mains ne peuvent toucher. Les ingrédients semblent tous apprivoisés, presque tous. La chaleur n'y est pas, il fait déjà chaud pourtant, mais la chaleur n'y est pas. La nature n'a rien à m'offrir à cette heure que le spectacle de l'après fécondation. L'union nature, la venue du pollen, le porter au vent, le hasard des tempêtes, l'humidité suffisante, autant que la brume, le gel et les accalmies.

La chaleur n'y est pas, les fragrances sont lointaines. Il faut attendre. En aurai-je la patience ?

Il se dit qu'on peut trouver en arbre de biens tristes scènes. De biens tristes sorts jetés sur de biens tristes fruits.

Alors je veux comprendre. Je m'approche de l'arbre et décide d'y grimper. Le long du tronc je me griffe déjà, mais je veux comprendre. Je veux savoir, je veux voir.

D'abord je sens, et j'entends. Les insectes rodent, les insectes tournoient. Je monte encore quelques mètres, avec le sentiment d'être arrivée à destination. Au cœur de l'arbre, le spectacle : une pendaison de fruits croqués en branches. Un fruit vert, sans forme, en artifice, sans été, sans pommette. Un fruit qui n'en sera pas un. Une empreinte de croc témoigne du passage saillant du désir. Car désir, il y a eu. Le fruit lui-même a fait preuve d'audace, a usé de parade pour séduire. Le fruit lui-même s'est efforcé de plaire, le fruit lui-même a offert sa dernière sève en guise de jus. Mais les appareils s'effacent en arrivée de pluie. Une belle chaleur est venue et le fruit s'est empressé de se faire croquer. Un instant inédit, unique.

La plaie est à la hauteur de l'orgasme perçu. Si fort. Plus de jus, plus de fruit. La maigre pécheresse pend par sa tige, sa queue, pend à sa vie, sa branche, son tronc, ses racines, sans vie. De sa morsure tatouée en chair, on perçoit le bonheur partagé. Intensité sans lendemain, mais intensité.

Autour du fruit, le silence, le vent qui le balance et l'odeur de pourri qui s'évapore. L'instant est passé. On l'appelle éphémère.

Les rhizomes se déploient, leurs tiges aériennes se branchent, se feuillent, s'arbustent puis se sucent. Mais qu'en est-il de leur demain ?

La chaleur, la pluie, le vent, la pluie, la chaleur. Les éléments se relaient alors que je m'immobilise dans l'éphémère. Autour de moi, d'autres fruits grandissent. Ils réclameront bientôt leur châtement, ils réclameront d'être croqués en pulpe. Mais la patience les honore. La drupe sera belle, grande, parfumée, ferme, juteuse. Elle se fêtera, elle s'exhibera, elle en aura tous les droits, ce sera même un devoir.

Une mission de séduction pour l'approche d'un nez, pour une œillade, un effleurement, un baiser, un croc, un goûter.

Face à moi, cet arbre, ses fruits et leur splendeur en préparation. Je m'incline.

[...]

Vendredi 2 juin 2017

Fer, antidépresseurs, fer, sérénité, fer, antidépresseurs, fer, sérénité...

Ici le bal se poursuit, à rythme diversifié, le carnet de bal se vide, le ciel est bas, les hirondelles frôlent les toits, malgré les volets et fenêtres grands ouverts, le temps est lourd.

Les corps se traînent, le mien surtout. Le soleil pointe, une caresse en épaule. Je me tourne comme pour tenter l'ignorance d'une autre gentillesse. Un nouveau creux de vague m'épouse, je le savais venir. Alors j'ai profité de la période sérénité, tant mieux.

Mes mains tremblent, ma démarche trop lente m'empêche de transpirer de tristesse. En creux de cils, les canaux libèrent l'amertume et la souffrance. Le fond de corps en tension, le gouffre du mal déverse sa cruauté.

Mon intérieur est toujours terriblement lourd, je ne sais même pas si le tiers du chemin est parcouru, je ne sais pas.

[...]

Jeudi 8 Juin 2017

Le silence me glace le sang. Les veines asséchées, en moi, le souffle se tarit. J'hocquète de plus belle, ma mâchoire ne maîtrise rien. Les lèvres prises de panique, comme un enfant qui tend le cou vers le mamelon maternelle, je cherche en vain à calmer ma soif, en vain, l'affolement accompagne bientôt mes spasmes. Trouver l'apaisant, le vital...

« Laisse-moi te dire encore la faim qui est en moi, celle qui me fera tenir debout, des heures durant, celle qui assouvira mes orgasmes, celle qui rend femme, chienne et chatte à la fois. Je veux me lustrer le pelage, m'enduire de sauvage, d'inédit, de fou. Je veux rayonner en moi et que de ta main, tu sentes bouillir mon sang, mes organes, mes os, mes muscles, ma peau. Que tu sentes, au-delà des tissus sanguins, au-delà des palpitations, je veux que tu me saches habitée, condamnée à reprendre le bon, le divin, la jouvence.

Apprête-toi, Vie de demain que je ne connais pas, apprête-toi à des incandescences sans pareil, des embrasements que moi-même je ne touche pas encore. Approche mes lèvres et pose-toi en moi, comme la roche à la mer. Prends les vagues avec moi, ondule avec moi au gré des eaux. Les courants nous attendent et je les veux me nourrir auprès de toi. »

Dimanche 11 Juin 2017

La nuit s'est levée. Je me couche.

Ma robe m'a quittée. Les draps, je rejoins.

Le noir m'entoure. Le blanc me couvre.

Mes extrémités froides. Les seins chauds.

La peau nue. Mes courbes vêtues.

D'un paradoxe, je guette la réciprocité.

D'un corps complexé, j'en sublime les reflets.

Une page tournée puis un livre ouvert.

Le passé et l'instant.

Le bon et le reste.

L'exaltant et le néant.

D'un miroir éteint hier, mon corps s'éclaircit à présent.

D'un mal-être oublié pour la beauté subjective et le plaisir qui l'accompagne.

La nuit s'est levée. Sur moi, le voile se pose.

Un blanc manteau dont la pureté me trouble.

D'un visage fermé hier, aujourd'hui, demain, je me sens si belle.

Un sentiment si nouveau qu'il valait bien un passage.

Se sentir belle parce qu'on se sent aimée.

Lundi 12 juin 2017

J'ai faim. La vie me l'apprend, j'ai faim. La vie m'a ôté mon premier appétit, j'apprends alors d'autres saveurs, d'autres épices, j'apprends le manque, j'apprends l'overdose, j'apprends l'addiction. Je devine en moi le désir de toute heure, le derme aussi sensible que les poils sensoriels de la dionée attrape-mouche.

Je devine la sensibilité que je ne veux plus voir quitter mes antres, je devine la beauté de ma fragilité et sa peine aussi à fleurir. Le pistil est si fin. L'approche de l'insecte en lobe m'encense tant que je me sens dériver en féline affamée. Mon âme attend une ouate câline pour s'y allonger, mon âme attend la trêve, la venue d'une clairvoyance qui ne viendra pas seulement goûter les courbes, mais qui embellira ma sensibilité de son amour.

[...]

Vendredi 7 Juillet 2017

Encre en abondance, plume en encrier. Le grimoire s'ouvrait doucement, ses feuilles vierges se laissaient danser au gré des courants, au gré de l'air. Les blanches pages à couvrir d'émotions, ces blanches pages invitant la plume à répandre son humide extrémité, à griffer le papier selon sa fantaisie. Et l'enchevêtrement syllabique soulevait les convoitises, élevait plus haut encore ma soif.

Ma gourmandise est loin de se tarir. La délicieuse découverte d'un homme en plume pénètre en douceur mon intimité. Au-delà du corporel, une classe et un respect déroutant. Alors l'envie me prend de couvrir ce grimoire de folie véritable, sans aucunement me calmer j'y dessine mes déglutitions, je les excelle, les prolonge, et les excelle encore.

Le repos vient à moi comme une autre offrande du jour. Je suis en bien-être. Le corps plongé entre l'ivresse et l'enivrant. L'air poursuit l'apaisement reçu en veille, le calme en lit de

fontaine, le rafraîchissement en liner. Pas de bûcher, pas de tempête, seulement le souffle d'un été dont je transpire déjà de plaisir. Un bien-être si fort après le chaos, qu'il est à lui seul une jouissance.

[...]

Dimanche 30 Juillet 2017

Il n'est pas un effeuillage de plus qu'il faille manquer. Il n'est pas une herbe de plus à ne pas paître. Il n'est pas un ruisseau dont il ne faille prendre une gorgée. Il n'est pas une langue à couper. Il est des lèvres à tendre, il est un profond désir à laisser jaillir, il est une vague dont on doit se laisser submerger, un cap à ne pas se fixer, pour un horizon pénétrable à souhait.

Il est une âme en bouche nappée de sirop, il est un sucre glace, envolé en air, qui pénètre les muqueuses et qui, malgré mon souffle court, chauffe les poumons dès la première inspiration. Et quand le souffle me prend en gorge, qu'il me gonfle les bronches, que mon sang se répand, imbibé d'oxygène sucré, que mes muscles se tendent, que la joie caramélise mes membres, il me prend cette envie de plus, de profond, d'inédit, cette envie de vie à feu, à sang. L'afflux de cassonade en veine, la pénétration inconsidérée du dehors viennent inonder l'immensément grand du dedans. La force du mal de vivre ou la force du vivre bien, suce le diable, saupoudre sa queue pour une orgie de miel.

[...]

Mardi 19 novembre 2017

La toile est vide.

Les pinceaux sont secs.

Le temps rafraîchit, le givre glace.

Mes phalanges grattent l'horizon comme un mort vivant gratte son tombeau.

Mes ongles s'efforcent de ronger les flammes du soleil couchant pour parvenir bientôt en Aurore. Du feu pourrait jaillir le pastel, le bleu, le sombre, l'oranger, le vert pâture, le blanc

d'air pur. Mais pour l'heure, la toile est vide. Seules mes larmes habitent les abîmes. Les profondeurs sont intactes et je sais que l'on peut en réchapper, je me suis déjà élevée, mais les tornades arrivées me disent les fonds de meilleures augures.

La toile est vide comme le sens de ma vie.

La patience me tient compagnie, je dois encore la sucer, m'envivrer de plaisirs éphémères pour oublier en bouche, le goût du sang.

De l'écrire, je comprends enfin la raison de cette toile vide. Le pourpre en coagulation me tient suspendue. Une perfusion démoniaque dont je tais le ravage aux miens. Heureusement Madame B est là, elle me maintient en surface pendant que je crache encore et encore. En revenir, sans en revenir vraiment, croire au demain sans l'apercevoir, séduire les innocents de ma langue chargée de vie, les voir  pris et puis... les sentir d separ s face à la détresse qui parfois transpire de ma poitrine.

La toile est vide.

Je ne veux plus y croire, non vraiment, je ne veux plus.

[...]

Jeudi 4 Janvier 2018

La boisson me prend et la luxure me bave aux lèvres.

Est-ce si vilain de lire ces envies ? Je vous choque ? Je m'en fous. Je veux vivre maintenant, pendant que le temps m'est permis, de bien et de mâles. Je veux gémir, je veux jouir, je veux m'élever d'orgasmes, vivre de ces plaisirs terrestres. Ne plus rien retenir, alors baise-moi, enivre-moi de tes formes, accorde-moi le goulot de tes paroles bestiales, chavire-moi jusqu'en profondeur pour l'oubli du mal, baise-moi te dis-je, jusqu'au naufrage de nos proues, couche-moi pour que d'un signe je devine à toute heure la folie de ta peau masculine.

Le temps n'est pas venu. Un jour, je sentirai en moi, l'accalmie de l'amour, le plaisir d'une nuit à baiser d'amour fou, un jour.

[...]

Mercredi 24 Janvier 2018

Ouverture du procès des “logeurs de St Denis”. La tension est palpable, c’est peu dire et déjà lourd à écrire.

Jeudi 25 Janvier 2018

Je suis volontaire, volontaire pour les nausées, volontaire pour les larmes, pour les cris, pour les hurlements, la douleur partagée et je fatigue déjà.

Plus je m’approche du tribunal et plus l’insoutenable me tient. Je me suis forcée à manger. J’ai le sentiment d’avoir déjà tout digéré. Je m’assèche, le vide s’engouffre en moi. Gorge aride, sourire enfoui, le dégoût prend la place de vie et neutralise mes sens.

Face à moi l’inconnu, en moi la torture. Un bouillonnement sans eau, qui me soude les membranes et m’obstrue les ventricules jusqu’à sentir la chaleur quitter mes veines, jusqu’à perdre mes couleurs pour une pâleur mortuaire. Gagner la paix en soi quand l’agonie est trop infâme, gagner le silence plutôt que le son des machines multipliées en vain pour tenir un corps en vie, gagner le silence pour enfin se reconstruire.

L’histoire ne dit pas les litres de sang répandus, l’histoire ne dit pas la charpie, les amputations, les orphelins. C’est pourtant notre histoire, celle de nos familles qui ont vu, par diverses complicités, l’enfer résider sur terre.

[...]

Lundi 29 Janvier 2018

Comme la semaine précédente, je dois montrer patte blanche pour entrer dans le tribunal. D’abord l’attente en extérieur, en longue file et puis le filtrage, le sas de contrôle, armes aux poings. Ma peau est chair de poule, le passage est indigeste. On se justifie pour venir témoigner du mal, on passe les barricades, on s’infiltré dans les méandres judiciaires et administratifs, les armes tenues et chaque jour passe ainsi sans que je ne puisse m’y habituer.

Après le témoignage des accusés, le témoignage des victimes. Arrivée dans une salle annexe équipée d’écrans pour suivre le procès, je rejoins aujourd’hui la salle d’audience.

Les charognards sont là, bons ou mauvais, ils sont tous dans la “salle des pas perdus”. C’est un éponyme rassurant pour un espace de transition entre le monde extérieur et la justice. Un grand théâtre déjà, avant même le lever de rideau. Mon chapeau ne me quitte pas, il s’enfonce sur mon front un peu plus à chaque pas comme pour me dire, tiens bon, je reste là, sur toi. Je fuis les micros, les caméras, les avocats « médiatiseurs ».

Nouvelle entrée contrôlée et je pénètre dans cette salle, guidée par mon avocate. Quelques mois auparavant l'association d'aide aux victimes a pris le soin de me préparer à l'audience. Encore un coup de Madame B.

Face à moi la présidence, à droite une batterie d'avocats, à gauche la cage des prévenus et leur défenseur devant la vitrine. En salle, les autres, les visages, les figures et moi.

L'audience s'ouvre et le "faites entrer" retentit. Ainsi je vis ma première confrontation avec les prévenus accusés de complicité dans les attentats du 13 novembre 2015. Les témoignages commencent. L'allée qui nous sépare de la barre me paraît interminable. A chaque passage de témoin, j'engage avec lui le parcours comme un soutien. Et puis le soutien me revient, je suis appelée à mon tour.

Je ne faillis pas, pas encore. Comme un rail aspiré d'un coup, je me sens en extrême excitation. L'adrénaline me pénètre sans avis préalable. Mon faible corps se dresse tel un pantin partant en guerre, la tête baissée, les yeux levés, la démarche cadencée de ses nerfs à vif, je suis déterminée à la cible. Flèche en plein dans l'honneur, j'avance et regarde dans la cage vitrée. Dans mes yeux je porte le regard de mon mari vers le fond de leurs pupilles et me pose la question du pourquoi, du comment, du vrai et du reste. Les prochains jours m'expliqueront le rôle de chacun. Pour l'heure, je viens dire la difficulté de mon chemin afin de permettre à la cour d'entendre les séquelles des victimes.

Je lis :

« Alors que l'on cherche encore à comprendre, à démanteler, à interpeller, je suis déconnectée du monde.

Depuis le 13 novembre au soir, j'ai pourtant les yeux grands ouverts. Mais d'effroi.

Pendant que le monde tourne, on meurt, on agonise.

Agonie. Un mot qui transpire encore de mes veines et répand encore en moi le poison de la mort.

A l'hôpital Bichat, près de St Denis, alors que l'on cache des faiseurs de morts, de meurtris, à l'hôpital Bichat, mon mari agonise. Et parce que sans image, il est difficile d'évaluer l'horreur, je lis.

Transféré vers Bichat, le lundi 16 novembre 2015, 12 personnes, entendez bien, 12 personnes sont nécessaires autour du brancard de mon mari, pour transférer, avec lui, les appareils qui le maintiennent en vie.

L'agonie, avant sa mort, le 19 novembre. (*Silence*)

Alors, si une image peut heurter ceux, qui de près ou de loin, participent aux agissements du terrorisme, sans discontinuer, sentez la mort et le sang se répandre sur vous. Sentez les familles déchiquetées.

A tout complice, de près ou de loin, au-delà de toute condamnation, je dis « Sur vous, je ne coagulerai pas ma peine. Je vous invite simplement à ressentir l'agonie vécue, les amputations et le sang répandu. » »

[...]

Dimanche 4 Février 2018

Laisser aller ou lâcher prise ? Je ne sais pas où mon corps se situe, je sais simplement comme il me peine d'avancer. Alors avant d'être à genou, je me couche. Je ne sens rien de bon en moi. Comme on attend l'orage, on se recroqueville en sagesse. Ainsi je me mets en boule.

La boule sagesse, un désir peu sucré mais digeste, un entremet qui nourrit avant d'autres beautés, peut-être, ou jamais. Une boule de sagesse comme une boule à neige, à l'extérieur glacé, et l'intérieur lumineux mais sans accès. Une boule de sagesse pour éviter la boule de nerfs, une boule sans bulle ni savon, sans magie, sans rêve, une simple boule pour ne pas sombrer mais pour survivre à la boule d'angoisse, aux poings serrés, à la boule en gorge avant l'étouffement ou la boulimie pour l'oubli, un boulet de canon qui finira bien par atterrir.

Boule de sagesse ou bille de clown, peu importe l'habit, tant que le cœur est en ombre. Une sphère pallie d'un temps morne, une boule glacée, givrée d'intempéries neigeuses, de tempêtes paralysantes. Une boule congelée en fond de cale, une glace cent fois pilée qui se fissure encore des dernières vibrations de coups. Un dessert glacé, modelé, arrondi puis monté sur cône, un dessert froid, qui s'effraie du jour, de la lumière, de la chaleur, un dessert qui redoute la fonte, qui fuit à l'idée d'être désiré, aimé, une glace qui préfère l'ombre de ce fond de bac plutôt que d'appréhender le dehors. Elle fond déjà à l'idée d'une lèvre en approche, d'une langue gourmande. Elle devine son parfum, et elle prend peur. Plus elle s'approche pour se laisser goûter et plus elle fuit. Ainsi la boule aux mille facettes décline les invitations de la lumière parce qu'elle n'y croit plus. Une boule lumineuse qui se refuse la chaleur qu'elle produit et se reflète pourtant sur elle-même pour éviter d'éclabousser autrui de sa souffrance.

La boule de sagesse est un calot que l'on ne joue pas, un calot précieux que l'on garde en poche comme un trésor, une pépite que l'on ne joue pas et qui reste enfermée là, une bille qui ricoche, une balle perdue.

[...]

Vendredi 23 Février 2018

Ma vie est un corset. Un corset dont on peut changer le tissu, les dentelles, les couleurs, mais un corset dont on ne modifie pas la forme. Au fil des mois, j'ai beau l'embellir, sa forme n'évolue pas ou momentanément. Il me semble en effet qu'il s'étire ici et là et m'offre plus de confort. Mais au moment même où le déploiement devient très confortable, les baleines se raidissent et le corset se réajuste violemment.

Je suffoque alors et me résigne de nouveau. Je demeure prisonnière, le sourire me quitte et s'inverse sur mon visage. Les fossettes disparaissent, les paupières s'alourdissent, se gonflent puis se creusent.

Un chant de torture en canon sonne en boucle tout en pénétrant mes côtes pour une vive lacération intérieure.

Le sommeil m'introduit, rien d'étonnant. Pour combattre, mon corps doit se reposer. Une nouvelle bataille nécessite une monture digne d'une victoire. Alors je m'attèle au repos. Monture et soldat, le buste et l'esprit ne font plus qu'un. Et parce que le corset me tient, je me résigne en son maintien, je me résigne.

[...]

Dimanche 15 Avril 2018

Nous sommes conviés pour midi. Nous ? Les participants au projet Phoenix. Phoenix ? Un programme mis en place par une association d'aide aux victimes qui nous offre la possibilité de nous réunir 5 jours. Le programme est orchestré par un psychologue émérite, accompagné d'une femme férue d'histoire de l'art.

Pour simplifier, je m'appête à participer à ma première séance collective de psychothérapie comme on imagine une équipe d'alcooliques anonymes. On se marre tant qu'on peut, tant qu'on n'en est pas, on se marre. « Bonjour, je m'appelle X et je n'ai pas bu depuis deux jours. - bonjour X, bravo X » et le suivant enchaîne... voilà ce pour quoi j'ai signé en acceptant de participer à ce programme.

Il est midi et je découvre les visages de ceux qui traversent, comme moi, un désert en fond de cale. Mon premier constat est de me dire qu'aucun ne porte de traces visibles, aucun ne boite, aucun ne titube, aucun ne pleure. Une femme est recroquevillée au loin mais rien de flagrant. Une normalité presque inquiétante. Un jeune homme arrive et me demande où rejoindre le groupe, je lui indique aussi cordialement qu'une hôtesse qu'il est arrivé et l'invite à s'annoncer à l'accueil. A mon tour, je me suis fondue dans le décor, en toute normalité.

Sans précipitation, on nous accueille, avec douceur et chaleur. Bienvenue au club vacances. Tout est pris en charge, faites-vous bercer, loin du quotidien, nous sommes à votre service pour votre bien-être. Profitez de ce séjour, il est le vôtre.

Nous découvrons nos chambres, spacieuses et lumineuses. Une décoration hôtelière sur le thème équestre qui s'harmonise parfaitement aux lumières hippiques de la ville.

Un premier déjeuner nous réunit. Nous sommes une quinzaine autour de la table. Nos guides se présentent et nous exposent le premier exercice.

Cette fois, les alcooliques anonymes laissent leur place à une visite intime entre un psy et son patient. Première épreuve qui me dit les ravages causés. Le psychologue me présente des images et je n'y vois que du sang, la mort, la torture. Un dernier cliché et je parle d'un horizon lointain. Mais trop de pourpres répandus devant moi m'assignent à comparaître de suite devant la cour. Tous passons individuellement devant les mêmes clichés et nos visages déjà se démasquent.

De mes mots j'ai entendu ma vision de la vie. C'est terrifiant.

Une pause clope café pour les plus accros et nous nous retrouvons en salle pour la première fois.

Au fil de ces jours, chacun se confie, raconte, chacun exprime son vécu, ce qu'il est à même de pouvoir raconter, avec les mots qu'il est à même de prononcer. Notre point commun ? Le terrorisme. Qu'il ait décimé à Barcelone, Bruxelles, Paris ou Nice, nous en étions, de près ou de loin, nous en étions, victime directe, indirecte, sauveteur, accompagnant, mari, femme, homme, frère, gendre, parents, épouse, nous venons tous du même foyer.

Au fil des heures, les mots de l'un résonnent à l'esprit de l'autre. Chacun s'émeut de l'histoire du voisin oubliant sa propre plaie béante. Au fil du temps le noyau se forme et les aveux les plus tristes, les plus mortifères inondent la salle sans que personne n'en soit davantage choqué. Nos yeux sont déjà écarquillés. Ainsi je découvre l'existence d'autres âmes meurtries, dans d'autres circonstances, en d'autres lieux mais avec ce même boomerang qui tente de nous décapiter. On se confie comme peut-être nous n'avons jamais osé le faire avant. Rien ne choque, c'est ainsi, c'est notre réalité face au commun des mortels qui, heureusement n'a pas vécu cela.

Comme je le disais, nous sommes formidablement accompagnés. Le psychologue qui anime le groupe est d'abord un spécialiste des faits de guerre. Il a longtemps accompagné les soldats revenant de combat. Une autre réalité me touche alors. Nous sommes tous des victimes de faits de guerre, sans en avoir jamais décidé. J'avoue que n'ayant pas été sur place, j'ai du mal à me situer. Et pourtant, le constat est flagrant, je présente certains traumatismes.

Mais que vient faire l'art dans cette histoire ?

Un rituel s'installe. Chaque après-midi, nous découvrons des tableaux, d'abord très anciens, ceux représentant les divinités, les croyances et la servitude des mortels ou leurs dévouements.

Chacun lit, analyse et illustre les œuvres avec son propre regard. On aime, ou pas, on se lasse parfois, à se demander ce que l'on fait là.

Et les siècles défilent avec les explications sur l'évolution des créations artistiques au fil des époques. Mais que fait-on là ?

On joue le jeu, on parle des lumières, des horizons, des profondeurs, des personnages ou de leur absence, de la structure de bâtiment. On décortique. Et après ?

Notre ambassadrice éteint le rétroprojecteur, la lumière se rallume. C'est à nous de jouer, à nous d'exprimer par des traits, la création telle que nous la ressentons. On nous distribue des feuilles, des crayons, des feutres, du temps et j'obtiens le privilège d'user de ma plume plutôt que du pinceau. Chacun se plie à l'exercice et la journée de travail se termine ainsi. Nous prenons ensuite le temps de nous délasser à notre guise et le repas du soir arrive. C'est un autre moment de partage intense.

Lundi 16 Avril 2018

Après un délicieux petit-déjeuner, nous nous retrouvons pour une nouvelle séance, en cercle cette fois. D'abord les bonjours, comment ça va ? Avez-vous bien dormi ? Puis les explications de certains, et la ronde se dévoile.

Chacun présente son œuvre de la veille et l'explique aux autres. Mon tour arrive.

« Nous voilà, nous y sommes. Devant moi les étalages, le spectacle dont on m'a tant parlé. À perte de vue, la feuille se gratte, le crayon démine. Devant moi, la douceur du papier griffé, le son feutré, la diffusion de l'énergie.

On m'avait dit de partir en chemin et la route, j'ai trouvé.

Ici la paix m'accueille, les champs sont couleurs et le pastel est roi.

Devant moi, l'art s'éveille, les artistes s'animent. Je m'avance, je traverse la scène, je bouscule les tableaux, les dessins, je quitte le regard des portraits, j'enjambe les palettes et conjugue les nuances. De pastel en pastel, je touche le début du voyage. Il sort, là, tout juste devant moi.

Les artistes s'attèlent, leurs visages sont d'un autre temps, d'autres astres. Ils n'ont pas de tenue, pas d'apparat. Seulement leur regard dans le mien. La puissance est intense. Derrière moi, l'hier qui me guide encore, autour de moi, le vent qui me pousse, me câline, me caresse, me bouscule. En creux de tympan, j'entends « Avance encore ici, doucement, viens faire ce choix, il t'attend. Mais n'avance pas si vite. Prends le temps de tes pas, de nouveaux pas pour de nouvelles danses. Viens, avance comme il te prend. La beauté s'éclaircit à ton regard sur elle. Elle t'attend, n'en doute pas.

Le fusain marque l'instant. Entends l'éveil de ces doigts, de ces mains, ressens la puissance. Prends ce risque de ne pouvoir te relire mais modèle cette forme qui est la tienne. »

Oui, je le sens, oui je le désire. Prendre encore le temps, doucement, m'approcher, m'éclairer.

Mille marchands se présentent devant moi. Leurs étals sont pourvus d'épices, de pigments, de rayons, d'étincelles, de feu, de joie. Ici on ne vend rien, on n'achète rien. Ici on goûte, on désire, on vénère. Ici le brut est de raison. Devant moi, enfin, sur cet étal, je la vois. Elle est au milieu des autres, protégée en toile de jute. Je ne peux dire ce qui m'attire mais je sais que c'est elle qu'il me faut. Pendant que les artistes s'éveillent, encore, au fond de moi, derrière moi, autour de moi, je décide de m'approcher. Ma main se tend doucement, avec détermination. Du bout des doigts, je la frôle. Sa douceur me fascine déjà. Le soleil a dû chauffer la toile, le grain est très chaud. Le marchand valide mon choix et d'un clin d'œil, le sac est mien. Je l'emporte en le serrant fort contre moi comme une mère protège son enfant. Une fois éloignée des foules, je m'assois sur un mur de pierre à l'abri du soleil. Je dénoue la corde de chanvre, entrouvre la toile de jute et plonge ma main au dedans. Je ne la vois pas encore mais je la sens. Une poudre fine et chaude, la poudre de vie. C'est donc cela. D'une main plongée en sac, je goûte mes premiers grains de vie. »

[...]

Lundi 1er Octobre 2018

C'est en fond de cale qu'on reconnaît le méconnaissable, l'inimaginable. Nous ferons surface. Je me le promets.

[...]

Mardi 13 Novembre 2018

C'est l'heure des commémorations et ma petite chérie souhaite venir pour la première fois. Ainsi, je laisse au vestiaire mon manteau d'épouse et revêts celui de mère. Cette année je suis le pilier de ma fille autant qu'il m'est possible.

Après le voyage en RER, la sortie du métro et les rues parisiennes, j'accompagne mon enfant jusque devant le porche du Bataclan. Mes parents si fidèles veillent. Ils nous ont réservé des sièges. Mathilde retrouve les enfants de Fred. Nous restons ensemble, les filles se nichent, l'une contre l'autre. Après un long moment d'attente, lorsque le froid s'est suffisamment répandu en

nous, la cérémonie commence. Arrivée des représentants du gouvernement, silence, pluie discrète mais pluie quand-même, flashes et lecture.

Par ordre alphabétique, on descend une nouvelle fois la liste des victimes. Je sais ce qui l'attend. D'abord le nom d'un inconnu, puis un autre, puis encore un autre, le bruit de chagrins étouffés, et la lecture qui se poursuit au même rythme, une liste interminable jusqu'au couperet qui cite les nôtres sans pour autant en finir, parce que ce n'est pas fini, la lecture se poursuit. Alors comme les autres, nous étouffons nos cris.

[...]

Mercredi 28 Novembre 2018

Je rencontre le médecin conseil de la sécurité sociale, je suis accompagnée de l'assistante sociale de l'association d'aide aux victimes. Il me faut son appui, ses oreilles, car je crains de ne pas tout saisir.

Me voici aux mains de l'administration médicale française. Ce médecin va juger mon état de santé et définir ou non mon degré d'invalidité.

« Bonjour Madame, tout d'abord, je veux vous dire que vous n'êtes pas la première personne victime des attentats que je rencontre. La personne que j'ai rencontrée avait un peu votre profil. » A ces premiers mots, j'entends qu'elle connaît le sujet. Qui ne le connaît pas ? Il suffit de lire les journaux, en plus le mois s'y prête. Mais à vrai dire, je suis là devant elle et je me sens déjà totalement abasourdie. Heureusement que d'autres oreilles m'accompagnent. Elles pourront me dire nos échanges.

Pour mieux évaluer mon état de santé, je remplis un questionnaire sur mes séquelles traumatiques. Je coche, je coche et coche encore. Rien à faire, les enquêtes de Marie-Claire sur la plage restent bien plus sexy. Le questionnaire est complété avec bien trop de croix. Elle m'interroge à présent sur mon emploi du temps. « Dites-moi comment sont organisées vos semaines ? ». Alors j'explique.

Je travaille à 70% ce qui me permet d'avoir mon lundi matin et mon vendredi complet.

Ma fille est en internat, je peux donc aller la déposer tous les lundis et la récupérer tous les vendredis. C'est à une heure de la maison.

Le lundi matin nous partons à 7h, je la dépose avant 8h30 et je reviens me coucher. Je dors souvent toute la matinée pour ensuite aller travailler à 14h. Je suis à 30 minutes du bureau.

La suite de la semaine est réglée comme le refrain d'un papier à musique que l'on craint de déchirer à chaque passage dans le mécanisme. Le matin, je me lève aux forceps pour être au travail à 9h. Le soir, retour à la maison entre 19h et 19h30. Je sors le chien, le nourris et je me

couche de suite. La cantine du midi m'offre une restauration, c'est déjà très copieux pour moi. Qui dort dîne. Alors je dors. Dès 21h, je dors. Le lendemain, le rituel est le même... lever difficile, mais lever, retour au nid et sommeil.

Quand le jeudi soir arrive, je peux souffler. Je me couche à la même heure mais je peux faire une grasse matinée. A 14h, je vois ma psychologue, je fais ensuite quelques courses alimentaires pour le week-end puis je me dirige vers l'internat de ma fille.

Le vendredi soir, je ne traîne pas davantage, si ce n'est que je dîne avec ma chérie. Samedi matin, c'est aviron pour moi et l'après-midi équitation pour Mathilde. Dès que je peux, je fais une sieste, parfois derrière mes lunettes de soleil dans la voiture en faisant mine d'observer Mathilde sur sa monture.

Le dimanche, je tente de rester disponible pour ma fille. Les lessives se sont faites, elle prépare sa valise pour un nouveau départ, le lendemain matin, aux aurores.

Ma vie est réglée de façon à assurer mon devoir de mère et de salariée. C'est avec fierté que je présente mon emploi du temps au médecin.

Je suis endurente. J'arrive à tenir le rythme. Ainsi j'ai repris mon activité progressivement au fil des deux dernières années, d'abord à 50% j'avoue, j'étais très peu efficace au travail les premiers temps mais j'ai passé le cap, puis j'ai repris une demi-journée de plus, puis une autre, jusqu'à obtenir de nouveau un poste à 70% en janvier dernier. C'est encore difficile, mais j'avoue faire davantage d'heures, en restant parfois une heure de plus le soir... mais quand personne ne vous attend à la maison, pourquoi s'en priver ?

Je relève la tête et suis fière de montrer à tous la volonté qui est la mienne. Je me redresse !

Premier constat du médecin : « Aux vues de votre état traumatique, je vous classe au niveau II d'invalidité. Ce statut ne vous oblige plus à travailler, d'ailleurs, je vous conseille de ne plus travailler. Après notre entretien, vous serez reçue par ma collègue qui vous expliquera la suite financière ».

Ma tête ne fait qu'un tour, d'ailleurs elle ne peut pas en faire davantage, la nouvelle me scie. Alors même que je m'évertue à reprendre progressivement une activité normale, le médecin me dit qu'il est temps de me consacrer à moi, entièrement.

« Voyez votre emploi du temps Madame. Comment voulez-vous que votre corps prenne le temps d'assimiler tous les bouleversements de votre vie alors que vous semblez épuisée du quotidien ? Je vois des arrêts de travail aussi. Cela semble dire que le rythme est trop soutenu pour vous. Vous ne pouvez pas vous remettre en profondeur en ne faisant que travailler et dormir. »

Ce médecin se découvre d'une bienveillance inattendue. Elle m'explique son parcours, son métier d'orthophoniste, ses autres expériences pour aider l'humain. Je n'admets pas son pronostic mais pourtant tous ses mots, ses conseils et son analyse sont justes.

J'ai fini par remonter sur le vélo, j'ai fini par reprendre les courses. Un seul cyclone n'aura donc pas suffi à me faire entendre raison ? Il est pourtant simple de voir la réalité en face !

Pour moi, les bonjours n'ont plus le même goût, mes poignées de main sont un signe fort d'engagement et de sincérité humaine, l'écoute des autres est essentielle à la concrétisation de projet. Chacun de nous possède des forces inestimables dont il peut user avec dignité. Il est pourtant évident que depuis ma reprise du travail, je m'essouffle à convaincre le bureaucrate d'user proprement de son pouvoir. Il n'en est rien. Les salariés défilent, les clients se succèdent, la pression hiérarchique se fait plus présente alors autour de moi, l'individu joue au plus malin pour décrocher le titre du mois. Toute la société s'habille ainsi d'un même costume. Je l'ai moi-même enfilé, avec autant de conviction du travail bien fait dont certains ricanent encore, de mon goût des tâches parfaitement accomplies, souvent au détriment de mon temps personnel.

Ainsi se dessine le paradoxe de mes convictions avec une activité professionnelle qui rime avec performance. Je pensais avoir lâché ce rôle depuis novembre 2015 et à trop le voir pendre dans mon armoire, je l'ai de nouveau revêtu. Force est de constater que le temps n'y fait rien. Mon corps lui-même rejette cette parure et le médecin conseil me dit que je vais droit dans le mur, qu'il faut arrêter là et me reposer vraiment pour moi et mon demain.

[...]

Dimanche 10 Février 2019

Alors que les vents balayent les plaines, emportent les larmes de pluie qui ruissellent de nos branches, alors que les températures nous dissuadent à quelque nudité, en tempête, je t'aperçois.

Ta silhouette est fine autant que ta discrétion. Sans cette absence soudaine de bourrasque, je n'aurais pas supposé ta présence. Et pourtant, tu es là.

Je te distingue aux travers des gouttes trop fraîches qui chutent des arbres, sans retenue, qui chutent des branches sans filet, sans évaporation, sans compassion, qui viennent simplement perdre leur humilité en flaques anonymes.

Je te ressens enfin, avant même que tu ne t'approches. Et tu t'engouffres en moi sans aval. Un mercure, un cyanure, infiltrant se jette en moi, en veine, en cœur, en poumon, un poison qui ronge sans jamais aucune invitation, un esprit sans gêne, habillé de malice, dépourvu de pitié, un piège pour âme déchiquetée.

Je te ressens et ne parviens pas à t'éviter. Malgré les danses qui me sourient en cœur, malgré la chaleur solaire des veillées passées, tu parviens de nouveau à me figer. Pour un autre instant, comme si l'oubli était possible. Je te ressens et tu t'épanouis de nouveau en moi. Tel un nénuphar me rongéant la poitrine, tu me nargues fièrement.

Finesse et discrétion puis cape noir et sourire tranchant, “bonsoir la vie, je te salue belle enfant pour de sombres pensées !” Alors d’une lame aiguisée, tu parcours mon derme et transperces mon apaisement jusqu’au point d’oxygène zéro. Je suffoque de nouveau et tu t’en réjouis. D’un souffle raccourci, j’apprends à respirer différemment. Un poumon déchiré, l’autre condamné... tu me rappelles le manque d’air, le manque, le vide, le noir.

Comme par indélicate magie, tu t’es glissée à ma table, me narguant de ton impunité. Mais je ne crie pas encore, me disant même que peut-être je finis par supporter tes visites immondes et sans carton. Je ne hurle pas, je sens qu’il est encore trop tôt pour dire qu’on ne m’y prendra plus, bien trop tôt !

Comme l’éclair qui a foudroyé l’arbre en pré, mon corps se tétanise à chacun de tes passages. Je résiste encore et toujours, je veux y croire malgré les brûlures.

Des beautés se dessinent mais tu te couches encore trop souvent sur moi sans prévenir. Je ne m’inquiète pas, je souffre mais je ne m’inquiète pas. Tu vas repartir parce que je l’ai décidé. S’il le faut je m’assoupirai plus tôt pour ne pas te voir et au réveil tu auras quitté les lieux, faute de douleurs hurlées.

A toi, je ne fais pas de dessin, tu sais combien tu ronges mes entrailles. Toi seul détiens le secret de cet art malicieux, cette torture silencieuse et discrète.

Mais je vais apprendre encore. Je vais apprendre et je t’inviterai dans quelques temps lorsqu’enfin je le déciderai. Tu ne seras plus maîtresse de cérémonie mais une hôte méritée pour une œuvre d’embellissement.

Pour l’heure, va-t’en, j’ai encore trop souffert de ta visite. Laisse-moi, j’ai de quoi souffrir jusqu’à l’aurore prochain, va-t’en.

Et n’oublie pas. Demain, après-demain, c’est moi qui userai de ton art, mais en ma faveur. Alors je te savourerai, Solitude.

[...]

Mardi 25 Juin 2019

Au regard des miens, l’enveloppe est parfaite. Aux regards des miens. Car voilà ce qui me reste : cette si belle capacité à dissimuler. Une force qui peut-être me sauvera, mais à cet instant, le bouillonnement de l’enfer me grignote trop sauvagement.

[...]

Mercredi 26 juin 2019

L'hiver n'a pas pris.

Les images sont gelées, les miroirs de glace et le marbre de froid.

L'hiver n'a pas pris.

Les plaids s'emmêlent et s'entremêlent en boule, sur fond de sofa.

Les coussins se déhousent et le salon se dénude aux heures où les plages s'inondent.

L'hiver n'a pas pris.

Le brouillard s'éteint sous le poids du Celsius, autant que le cognac se tarit en fontaine.

L'hiver n'a pas pris.

Les bourgeons fleurissent et l'abeille butine

Le bourdon se farde en pollen et bientôt s'en dandine.

L'hiver n'a pas pris et l'été bat son plein.

Je me fige pourtant en hibernation pour chagrin.

La grotte est humide mais elle est mon refuge, ma maison,

Ma dernière famille, mon recueil, ma poésie sans illustration,

Mon havre sans paix, ma folie sans mystère, ma bonté sans magie, ma vie souterraine.

L'hiver n'a pas pris.

Je ne l'ai pas quitté. Je reste assise, tout près de lui,

A implorer le givre pour moins de douleur, comme un répit.

Rien n'a pris.

Certains diront que je ne fais pas d'effort

D'autres clameront la beauté de mes saisons en réconfort.

L'hiver n'a pas pris.

Il fait bien trop chaud ici.

Je voudrais effacer mes larmes, derrière cette grande écharpe de marbre.

Ne plus sourire, ne plus vieillir. Demeurer ainsi, sans vie vécue, figée en givre.

Mais l'hiver n'a pas pris.

Et je crains les brûlures d'une exposition prématurée.

L'hiver n'a pas pris.

Mais je ne veux pas succomber à l'été,

Par peur de ne pouvoir y résister.

Ne rien vouloir de bon, par peur de sommets enneigés d'un éternel fondu de l'été.

[...]

Lundi 29 juillet 2019

Couchée dénudée, je lézarde. Ma mue est en cours. Je me sens rongée en profondeur par le macabre à vomir, pendant qu'en discrétion, une nouvelle carrure me dessine. Elle ne se voit pas mais je la sens. Une autre moi, en métamorphose, un mécanisme qu'on n'arrête plus. Un aboutissement en marche, une finalité avancée et plus d'arrêt.

Comme après l'ingestion d'une drogue pour la purge de mes entrailles, le métabolisme se consume en moi. Un sentiment nauséux, une vague en reflux, le ventre qui éjecte l'impur, décide et renonce à ces sucres amers qui vous offrent autant de plaisir sans jamais vous nourrir. Mon foie intolérant se rebelle pour la clarté de nouvelles saveurs, une digestion sans aigreur, l'absence d'additifs et de colorations artificielles. Mon corps réclame le vomissement de mes épreuves et la douceur de mets finement désirés.

L'envie d'une mue douloureuse, si nécessaire, mais une mue décisive.

Je lézarde encore, en veille de mue majestueuse, j'y crois.

[...]

Jeudi 15 Août 2019

Cherche marin d'eau douce pour pêche sauvage.

[...]

Vendredi 30 Août 2019

« Alors que je regagne la cour, je m'empresse de vous transmettre mon souvenir. Ici le soleil assèche les plaines d'un été déjà consommé, la sécheresse se poursuit, l'eau se tarit, les fontaines se meurent.

J'espère vous savoir lire ce message avant que l'automne n'emporte la passion que vous m'avez offerte cette dernière lune. Il m'est en effet déjà supplice de compter la fin des moissons sans un autre de vos regards sur mes reins.

Envisagez-vous qu'une prochaine saison ne dissipe à jamais les émois que sur ma bouche vous avez fait fondre en audace ? Pensez-vous vraiment qu'à l'heure où je quittais votre cour, je ne puisse envisager plus douloureuses pensées que vos lèvres en d'autres cons ? Pardonnez ici la sincérité de mes propos, mais je ne peux cacher la difficulté qui grandit en moi de ressentir loin de vous le souvenir de nos émois.

Le fiacre s'éloigne davantage. Il me tarde déjà de vous faire remettre ce pli afin que vous sachiez, sans fantaisie de ma personne, à quel point je vous ressens délicieux. Si de la cour j'obtiens offrande, c'est en votre sucre d'orge que je voudrais écrire le parfum de nos amours.

Comment puis-je sourire alors que, de votre meute, j'entends le hurlement des chiens annoncer la prochaine chasse ? Une meute canine qui résonne en moi jusqu'à ce que le sifflement des bécasses vienne assombrir mon visage. Celui-là même que vous avez parcouru avec autant de délicatesse. Mon visage, mes yeux qui déjà vous appartiennent, mes lèvres qui déjà cherchent, en vain, à se joindre aux vôtres.

Bientôt, mes mots vous rejoignent alors que mon corps se tord de votre absence. »

[...]

EPILOGUE

Mardi 25 Mai 2021

Mon loup,

On m'a dit que de là-haut tu voyais bien chez nous.

As-tu remarqué les nouvelles herbes dans le jardin ? As-tu vu la cheminée fumer ? As-tu vu notre fille, comme elle a grandi ? Oui je sais, tu as tout vu, nos larmes, nos cris, nos chutes et notre énergie. As-tu vu le chien que j'ai offert à Mathilde pour ses 15 ans ? As-tu vu son lapin de 9 ans toujours gambadant ? As-tu vu les progrès de notre fille en équitation ? Elle est belle, n'est-ce pas ?

Et vous là-haut, avec Fred ?

Oui c'est long pour nous ici, mais on ne lâche pas, tu vois. Nani reste à jamais ma sœur, dis-le bien à Fred. Dis bien à Fred que ses enfants grandissent bien aussi. Il en est fier ? Oui, il peut. Vous êtes fiers ? Oh mon loup que cela reste difficile de te parler sans t'avoir ici auprès de nous. Mais comme il est bon de te dire notre parcours, et la lumière bientôt, très bientôt.

Une façon de te dire, vas-y, ne te fais plus de soucis, le pire est fait, il ne nous reste qu'à grandir. Mathilde est lancée à présent, elle ne s'arrêtera plus. Comme on découvre le rythme cardiaque, elle va encore ajuster son rythme en fonction des saisons parce que certaines chahutent plus que d'autres. Elle va entendre cette fatigue qui la visite inopinément et qui dit aussi l'énergie nécessaire à parcourir l'incroyable chemin qu'elle a décidé d'accomplir. Elle va accepter ses émotions enfouies et les laisser se déverser... ainsi naissent les rus, les rivières, les cascades, les fleuves et jusqu'aux flots marins, ainsi navigue la force du matelot parti ruisselant sur son radeau pour enfin gagner le large. Gagner le large, c'est donc cela, le gagner, s'offrir l'immensité de nos demains, c'est donc cela, gagner, c'est accomplir l'impensable alors même que le destin nous foudroie, c'est donc cela, ne pas laisser sa part aux chiens ? C'est donc cela que ces chiens n'auront pas ? La vie de notre fille ! La vie de ta femme ! Ils ne l'ont pas ! Et je respire, crois-moi. Tu le vois comme je respire ? Tu le sais comme je jouis ? Tu le vois, dis ? Tu le vois ?

Comment ? Pourquoi je crie ? Mais je crie parce que je vis ! Je crie la vie comme j'ai hurlé la mort, je fête mon buste relevé, je fête le sang qui m'anime, je fête les mots qui me câlinent, et je fête parce que cette fois c'est sûr, notre fille est sortie des abîmes, ses cheveux en boucle, tes cheveux, volent au vent, ton vent, celui de tes cerfs volant, sur son destrier, elle galope en chaume, on ne pourra plus l'arrêter. Cette fois c'est sûr, nous pourrions certes trébucher mais plus nous coucher. Cette fois c'est sûr, c'est gagné.

Analyse réflexive

Introduction traumatique

Le décor est posé. Vous venez de parcourir des extraits du manuscrit que j'ai terminé en juin 2021. Vous savez à présent la raison de mon traumatisme et si je prends le temps ici, c'est pour comprendre avec vous le phénomène vécu. Comment passe-t-on d'un état de sidération aigu à l'écriture créative ? Comment s'opère cette mue entre le moment de l'impact et les heures, les jours, les mois et les années qui suivent ? Comment imaginer que l'on puisse extraire du purin, un engrais fertile pour nos demains ? Comment le comprendre ? Comment se réaliser ? Avec quelle dose de conviction et quels appuis ?

Mes propos seront principalement accompagnés de l'œuvre de Philippe Lançon, *Le lambeau*. Je vous indiquerai plus loin la raison de mon focus sur ce livre au-delà du fait que Stéphane avait en commun avec l'auteur les propos qui suivent.

Si l'un de nos héros était Corto Maltese, l'autre était Reiser, dont nous lisions chaque album avec une joie presque frénétique. Comme je n'avais aucun sens politique, ça n'allait pas plus loin. De Charlie, je ne me souviens finalement que d'une couverture : une grande toise qui permettait de mesurer la taille de sa bite ; au-delà d'une certaine limite, expliquait le dessin, on était dans la catégorie des nègres, des youpins, des bougnoules, des métèques. Du moins, c'est mon souvenir, je ne veux pas le vérifier. De toute façon, il résumait l'état d'esprit du journal. Prendre le point de vue le plus fantasme, le plus abject ou le plus ridicule pour le retourner par l'absurde, dans un grand éclat de rire, et avec le plus de mauvais goût possible, tel était l'humour de *Charlie* à une époque où le « bon sens » était le tapis du monde le mieux partagé par les pompes bien cirées, celui sous lequel la société postgauchiste glissait à la balayette ses petits tas d'ordures. *Charlie* était un drapeau à la tête de mort qui fêtait les Trente Glorieuses.²

Stéphane a été longtemps lecteur de Charlie Hebdo, contrairement à moi. Au moment du 7 janvier 2015, il s'apprêtait à partir en Ecosse avec ses amis Fred et Lolo. Il nous a confié une mission avant son départ : participer Mathilde et moi au défilé du 11 janvier qui a suivi l'attentat de Charlie Hebdo. Contrairement à lui, je n'étais pas familiarisée aux manifestations et certainement pas de cette ampleur mais nous avons été fières, ma fille et moi d'y participer. Nani, ma sœur y était aussi, nous nous sommes retrouvées aux abords de la Bastille, pendant que nos hommes fêtaient leur amitié en pays anglo-saxons.

Traumatisme n.m. **1.** Ensemble des lésions locales intéressant les tissus et les organes, provoquées par un agent extérieur ; troubles généraux qui en résultent. Abrév. : trauma. **2.** Evènements qui, pour un sujet, a une forte portée émotionnelle et qui entraîne chez lui des troubles psychiques ou somatiques par suite de son incapacité à y répondre adéquatement sur-le-champ.³

² Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 55.

³ Le petit Larousse illustré 1994, éditions Larousse, Paris, imprimé en Belgique en 1993.

1. Période de sidération

Le temps est difficile à évaluer, on connaît le moment de l'impact mais la suite est floue, autant que certaines périodes restent vagues dans mes souvenirs. Ce qui me permet aujourd'hui de pouvoir revenir sur ma progression, ce sont les écrits. Voilà une première façon de saluer les bienfaits de l'écriture. Quand le cerveau n'imprime plus, les écrits sont la mémoire. Etrangement, mon corps a longtemps manqué d'encre, il m'arrive encore parfois d'avoir quelques pénuries, comme une toile percée, contrairement à mes écrits qui me rappellent toujours à l'ordre quant à mes progrès.

Raconter son traumatisme, c'est déjà l'identifier, puis au fil des séances thérapeutiques, le comprendre, puis prendre le chemin de l'acceptation.

Ecrire son traumatisme, c'est le dépasser ou plutôt se dépasser, parce que le traumatisme semble toujours présent en moi, j'ai simplement acquis au fil du temps, une méthode pour le gérer.

Le récit de l'évènement en lui-même et des premiers mois qui ont suivi ne m'est pas apparu de suite. Ce sont d'abord des râles, des appels à ma propre réincarnation que j'ai lancés, suppliés à l'écrit. Les mots qui racontent les premiers temps sont venus après l'accalmie, après les hurlements, l'agonie, la léthargie. Pouvoir écrire sur le drame en lui-même et ainsi poser le décor pour le lecteur est né bien après la bataille, en 2019, une fois que les tempêtes les plus violentes avaient embaumés une partie de moi-même, une fois les anxiolytiques et antidépresseurs diminués et ma thérapie traumatique bien amorcée. Mes premiers écrits après ce drame ont d'abord été le signe d'une vie possible après l'impossible, une lueur au cœur même des carcasses encore fumantes du désastre.

Les premiers mots m'ont permis l'épanchement de l'horreur intérieure. Si personne ne pouvait réellement comprendre mon état, alors je pouvais commencer par le coucher sur le papier, quitte à le plaquer en horizontalité afin qu'il cesse de bouger quelques heures au moins et évite ainsi de me torturer.

A chacun sa temporalité.

Le livre de Philippe Lançon est publié en 2018. Et comme il est fréquent entre victimes d'estimer la blessure de l'autre plus terrifiante que sa propre souffrance, j'ai longtemps pensé ne pas être à la hauteur de la situation. Je trainais ma relève, et j'en avais honte. Philippe Lançon, lui, s'est relevé si vite ! Ne vous arrêtez pas en lecture, mon sentiment sur la rapidité de relève de Philippe Lançon n'est pas, ce n'est qu'un clin d'œil au monde qui ne se doute de rien. Je sais ce que l'on cache derrière un sourire, derrière les mots. A se demander s'il n'y avait pas, pour lui, l'urgence de nouvelles lèvres pour un sourire qui laisserait entendre au monde qu'il était guéri.

Tout le monde paraissait croire que dans quelques jours je serais sorti, bon pied bon œil, et que j'allais reprendre le boulot la plume au fusil : tout le monde rêvait. ⁴

Ma psychologue m'a expliqué que les victimes blessées avaient un autre motif que le mien, leur priorité étant de réparer leurs blessures de chair. Ainsi leur énergie se concentrait certainement sur la reconstruction physique. Je n'avais pas de reconstruction physique à faire. La mienne était intérieure, uniquement.

Face au vide que je découvrais, et qui m'aspirait malicieusement en silence, me suçait le sang, j'ai senti au fil des mois que l'écrit me permettrait de me maintenir en surface. En somme j'évitais la noyade.

Entracte pour communication extérieure :

« Ça y est, je suis lancée dans mon mémoire, tel Lancelot parcourant les plaines ! ☺ »

Je réalise à l'écriture de ce sms que l'histoire de *Lancelot ou le Chevalier de la charrette*, roman de Chrétien de Troyes, a marqué mon enfance, mes rêves, ma passion pour Merlin, *L'enchanteur* de Barjavel. Mais ce n'est pas le propos. Revenons à l'époque de la noyade possible, parfois souhaitée ou redoutée, selon les heures. Je vous dirai plus tard la raison de cette parenthèse sur mes lectures.

J'en suis donc à me noyer. Je tente de me noyer ou d'échapper à la noyade. Mais il ne s'agit ni de brasse, ni de crawl et le phénomène est pour moi inédit. Je n'ai pas de rame, pas de barque, pas de bois, tout juste une petite coque de noix que j'ai gardé au fond de ma poche depuis mon enfance, trouvée sous le noyer au fond du jardin familial. A cette époque, comme beaucoup de jeune fille, j'écris dans mon journal intime, et plus tard, à seize ans, j'échange chaque semaine un cahier avec ma meilleure amie et nous y écrivons simultanément. L'avant-garde du portable, que nous griffons de tout sujet, pourvu que l'on puisse identifier la patte de l'autre, à chaque nouvelle lecture. Depuis cette époque, elle est devenue écrivaine, traductrice puis psychologue. Elle a fait des études de littérature, moi pas. Je l'admirais. Nos chemins se sont éloignés mais j'ai toujours gardé cette habitude d'écrire. Sur le coin d'une table, pour séduire, sous le fond de mes draps, pour pleurer.

Ainsi l'écriture m'habitait timidement soit pour plaire, soit pour taire. Ainsi j'ai suivi ma vie, timidement. Et faute d'une communication limpide avec mon mari, je gardais l'habitude de lui dire mon amour par écrit.

Le 16 novembre 2015 au matin, je lui ai de nouveau écrit, en me disant, qu'à son retour, il pourrait comprendre le fil du temps passé ici en son absence. J'use pour la première fois du clavier, à l'occasion du présent mémoire, pour fixer à l'écran ces mots manuscrits que je n'ai

⁴ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 217.

jamais dévoilés à autrui. On peut, de fait, estimer qu'entre le moment de l'acte d'écrire et le moment de sa livraison au lecteur, il peut s'espacer un temps qu'il est difficile de mesurer, d'estimer en amont, soit parce que l'auteur est encore trop affecté et préfère conserver pour lui, en lui, la résonance de ses songes, soit qu'il ne croit aucunement à l'intérêt que l'on puisse porter à ses écrits. Comme s'il s'agissait d'un avortement plutôt que d'un accouchement. Pour ma part, je dirais qu'il s'agit d'un accouchement prématuré, avec mise en couveuse prolongée. Le temps passé entre le moment de l'écriture, traumatique ou pas, et le temps de sa livraison aux regards d'autrui, devient alors le reflet de l'avancée du patient dans sa thérapie, dans la mienne, assurément. Ma fille, Mathilde, est née à six mois et demi de grossesse. Je vous confirme qu'il m'a été très désagréable de la confier à d'autres bras que les miens, une fois ses deux mois de couveuse passés. Je n'avais qu'un désir : la garder pour moi et pour moi seule. J'ai eu un temps pendant lequel je conservais pour moi seule, mes écrits. C'était un temps de satisfaction solitaire, je lisais et relisais un même texte, sans pour autant l'estimer comme lisible par autrui.

Ici il s'agit de mots adressés à Stéphane, je les ai rarement lus depuis.

Lui, ne les lira pas.

On pourrait encore écrire : Lui, ne les a jamais lus. Le futur qui concurrence le passé comme un refus de confrontation à la réalité, celle de son absence définitive.

« 16 novembre 2015 ⁵

Deux jours ont passé. Déjà deux jours. J'ai peu dormi. Je décide d'une tisane et de quelques lignes avant de regagner notre lit. Avant d'aller chercher au cœur de nos draps encore plus d'énergie.

Deux jours ont passé. Deux jours déjà. Nous sommes dans l'après. Le ciel n'a plus la même couleur, mais je sais que les arcs en ciel ne meurent pas. Que la beauté est éternelle. Je reprends la plume, comme thérapie, exutoire. Un moyen de pousser les aiguilles du temps, en poésie, en démence, ou en lettres.

Les lignes vont glisser, s'enchevêtrer, se bousculer jusqu'à ce que tu les lises, et plus encore.

Comme tu l'as dit aux obsèques de Pascale, nous allons connaître un avant, un après et aujourd'hui, c'est l'attente. Ma patience est infinie. Je sais que tu n'en doutes pas. Tu vas donc prendre le temps. Le moment venu, Mathilde et moi serons là.

⁵ Annexe I

17 novembre 2015 ⁶

Ceci est notre journal. Le moyen idéal pour me sentir plus près de toi. Parce tu es en vie, que ces lignes, tu les liras et même si la route est longue, je veux aller au bout du chemin, avec toi.

Je suis bien entourée. Tout comme toi. Nathalie m'a dit de boire beaucoup d'eau. Je bois beaucoup d'eau. Elle m'a dit de manger. Je mange.

Mamy Martine fait la cuisine, ton père tient le coup mais c'est dur pour tous.

Notre chérie tient le coup, comme une voiture bélier qu'on aura préparée, façonnée à la scène.

Pour moi, nous sommes en scène 4 déjà. Si tu le veux, je reprends le scénario.

Scène 1 : un homme et une femme, heureux et qui se le disent. Mercredi 11 novembre 2015, elle se tourne vers lui et lui dit : « tu sais que je suis bien. Et c'est cool. Etre bien, être simplement bien. Approcher la simplicité et en abuser sans retenue »

Scène 2 : soir, nuit du drame, appel de Lisa, image télé. Attente. Scène 2 et déjà l'attente, cette terrible attente.

Des minutes, des heures interminables et puis, ton appel. Aux alentours de 0h40, tu es vivant ! Un peu plus tard, l'assaut, Fred tombe. « Allons enfant de la patrie, la tuerie est arrivée ! »

Scène 3 : je te retrouve enfin le samedi 14 novembre. Cela fait 25 ans et 11 mois que tu m'as embrassé et je te retrouve de nouveau.

Scène 4 : chaque jour passé est une victoire. Je ne le mesure pas encore, mes ces heures sont des victoires.

Ton père se lève, je te laisse. »

Ces mots écrits sur le vif, je n'ai pas souhaité en 2019, les intégrer à mon manuscrit. Trop personnels, peut-être. Et pourtant, d'autres passages ont été livrés en recueil pour être lus par autrui, des passages intimes. Je crois comprendre que ce jour d'attente entre le moment de l'attentat et son décès ont été si douloureux, que je commence à peine à pouvoir l'exprimer à l'écrit. A noter que depuis le début de mon écriture réflexive, je n'ai versé aucune larme. Il n'en a pas été de même à la lecture du *Lambeau*, que je découvrais, et lors de la mise en forme de mon manuscrit. Chaque relecture était un déchirement renouvelé, alors que les écrire semblait me délivrer d'un quartier du mal qui m'anéantissait.

⁶ Annexe II

2. Déversement par l'écriture

Sans en prendre conscience, je me suis administrée moi-même, dès les premiers jours du chaos, la meilleure des potions, l'ami le plus intime qui allait dorénavant me nourrir : l'écriture.

« Je reprends la plume, comme thérapie, exutoire. Un moyen de pousser les aiguilles du temps, en poésie, en démence, ou en lettres.

Les lignes vont glisser, s'enchevêtrer, se bousculer jusqu'à ce tu les lises et plus encore. » Le seul bémol est dans la fin de cette phrase, mais sommes-nous à un détail près ? Il ne les lira pas.

Que faire alors si Stéphane ne me lit plus ? Ma soif d'écriture ne s'est pas tarie. Bien au contraire, plus les mois passaient, plus mes canaux lacrymaux s'asséchaient et plus j'écrivais, avec un verre ou sans, avec les watts à fond ou dans le silence, j'écrivais. Je crachais les mots. Cinq cents pages de râles entremêlés d'espoirs perpétuels. La perpétuité des mots enchaînés à la perpétuité du mal, qui commençaient très souvent par exprimer la vermine dévorante de Baudelaire qui me caressait, me suçait lentement, malignement jusqu'à ce que je devienne *une charogne*⁷

Le soleil résonnait sur sa pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint.

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir

Les mouches bourdonnaient sur ce vendre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons

⁷ Charles Baudelaire, les fleurs du mal, Paris, Pocket, 2016 réédition de 1861, p.51.

Et puis, l'écriture finissait par me chuchoter que demain serait fait de nouveaux ressacs, que les marées seraient différentes, toujours en mouvement, mais différentes. Alors de ma propre plume, je me suis laissée porter, de coque de noix en radeaux, j'ai passé des gouffres d'eau salée, en tenant, le plus souvent possible, ma plume à bout de doigts. Il ne fallait pas lâcher. Ou plutôt, il fallait lâcher, lâcher prise. Je ne le savais pas, j'en avais peur, mais je pouvais lâcher prise, puisque la plume était là, elle contrôlait tout magnifiquement. Je m'en remettais déjà à elle à chaque étape, sans en avoir conscience.

L'écriture était bien le produit d'un autre moi, un produit précisément destiné à me faire sortir de l'état où je me trouvais, quand bien même il consistait à raconter cet état.⁸

Face au traumatisme dont j'apprenais au fil des séances de psychologue, ce que cela infligeait à mon esprit, mon corps même, j'écrivais. Non : ma plume écrivait. J'étais à peine dans la confiance. J'écrivais chacun de mes ressentis quand j'en avais la force. J'écrivais la noirceur, les lueurs, les aigreurs, j'écrivais.

Puis il m'est arrivé de les faire lire à quelques amis. Ils aimaient. Alors je renouvelais mes essais, et j'écrivais encore. Je me lâchais littéralement sur le clavier. J'ai d'abord eu recours surtout au téléphone. Mes journées étaient très souvent horizontales et ce petit outil de communication m'a grandement aidé. Mes pouces ont acquis les muscles les plus habiles de mon corps. Pour le reste, on parlera de léthargie médicalisée.

Pendant la phase la plus aigue de ma léthargie, je n'ai fait que déverser. Je n'étais pas en mesure de lire le fond de mes pensées. Ma psychologue avait déjà entendu mon désir de vie. Pas moi. La torture m'a longtemps habitée.

Je ne m'appelle pas Jeanne d'Arc et je n'ai jamais cru à l'idée de l'écrivain « habité ». C'est bien moi qui l'ai fabriqué et envoyé en toute conscience au journal, comme n'importe quel article, mais cette fabrication, ou plus exactement cette fermentation, est née d'un état entre veille et sommeil, entre deux mondes, où, du fond de ma chambre, je parlais bien aux morts plus qu'aux vivants, puisqu'en ces jours-là, je me sentais proche des premiers, et même un peu plus que proche : l'un d'eux. J'ai donc écrit et publié un article adressé en priorité à des lecteurs qui ne pourraient jamais le lire. Leur absence m'attirait, elle me pénétrait. Ils étaient entrés dans un puits où une partie de moi-même, par solidarité, par compassion, ou simplement par douleur, aurait voulu les suivre et se sentait prête à le faire. Si bien que je ne saurais dire aujourd'hui encore, si j'ai écrit cet article, cette lettre, cette confession, pour les rejoindre ou pour m'éloigner d'eux. Ou les deux. Une paire de mains sur le clavier disais-je. Il est possible que mes compagnons aient tenu la gauche mais à aucun moment je n'ai entendu leurs voix. C'est même parce que je n'arrivais plus à les entendre que j'ai commencé

⁸ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 443.

à répéter ces mots, certains mots, qui allaient devenir ce texte. Il n'a pas été écrit par Jeanne d'Arc parmi ses blancs moutons, mais il est assurément le produit d'un sourd et d'un illuminé.⁹

Etonnante sensation que celle d'écrire pour éviter de crever. Une sensation qui ne s'improvise pas. Le mal naît de l'intérieur.

L'anémone s'est déployée comme une menace, je la redéployais comme une pensée, liquide puis verbalisée, et cette matière qui semblait couler par l'un de mes tuyaux pour réapparaître transformée en une sorte de discours intime et politique, c'était l'annonce d'un retour vers les vivants.¹⁰

Au fil des mois, le déversement devenait hurlement. L'écriture me rattachait à la vie, au présent. J'usais de mes pouces à toute heure et saignais les lignes de ma souffrance. Il me fallait crier, hurler, alors je perçais le vide de mes mots. J'ai bien sûr hurlé souvent, mais l'acte d'écrire me permettait aussi d'extraire de mon intime ce qui devait l'être. Ainsi, des instants de malaises profonds étaient accompagnés d'écrits. Et lorsque le néant m'approchait suffisamment, il n'y avait plus d'écrits, comme une alerte, le signe d'un dernier râle, la plume s'éteignait. Je constatais en reprenant l'ensemble de mes écrits, ces périodes vierges d'existence et donc nues d'écrits. Une autre forme d'expression s'en dégagait, à se demander si la page blanche au cours d'un livre aurait son sens, sa nécessité même, pour dire le vide, le gouffre.

C'était une anémone de mer [...] Depuis mon arrivée ici, l'anémone apparaissait le soir [...] C'était l'heure de l'angoisse pure, vierge de tout avenir, et je n'y échappais pas, même si j'avais conscience, dans mon nuage de rêveries, sombres, que cette angoisse vivait comme la grenouille, du temps qu'il fait, et ne devait sa fore qu'à l'arrivée de la nuit.¹¹

Le 10 juillet 2019, j'évoquais ma solitude : « Tel un nénuphar me rongant la poitrine, tu me nargues fièrement », en référence à *L'écume des jours* de Boris Vian. En tout début de témoignage j'implorais le retour à la vie de ma sœur, un écrit inspiré de *Barbe bleue*. Petite, je mettais le 45 tours qui racontait le conte de Charles Perrault¹². Mes mots prenaient donc leur source dans les courants de mon histoire. Ma coque de noix venait de ce sublime noyer du jardin de mon enfance. La dose équine était certainement liée aux ânes qui venaient paître devant moi alors que je m'enfonçais dans une dépression profonde, assommée par les médicaments. Le nénuphar était en germe.

⁹ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 205/206.

¹⁰ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 213.

¹¹ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 206/207.

¹² Annexe III

Peu à peu, elle se mettait à bouger et se transformait. Elle devenait une plante, une plante vivante, une plante maritime, et l'anémone de mer apparaissait. [...] Elle projetait de moins en moins d'image et m'aspirait de plus en plus vers son propre vide, vers le fond.¹³

¹³ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 209.

3. Prise de conscience

Après la sidération puis les déversements incontrôlés, avec l'accompagnement psychologique, je me suis mise à comprendre doucement les effets produits par mes heures d'écriture.

J'ai constaté, lors de mes épanchements en écriture que la création me faisait jaillir des mots qui venaient me perforer. Le 26 juillet 2016, je me suis confrontée ainsi au phénomène de « l'évaporation funèbre », et lors de mon insomnie du 18 mars 2017, j'ai découvert mon « combat » et l'ai nommé comme tel. Les mots me sautaient subitement aux yeux et à l'esprit, comme si l'inconscient entraînait en contact avec le conscient. Je découvrais dans le même texte, mon anesthésie, un « don médical qui vous maintient sans sensation ou presque ».

A force d'écriture, puis relecture, j'ai commencé à comprendre mon amitié tissée avec la plume et son aide précieuse. En fond de gouffre, elle me tenait en survie et en remontée, elle me dictait ce que je ne voulais pas écouter. J'entendais mais je n'écoutais pas. L'écriture a cette vertu de marquer. J'ai tenté en été 2016 de me persuader de la situation traversée en posant crûment les mots, et au-delà de les poser, je me suis engagée à les lire et les relire jusqu'à absorption, comme un moyen d'avaler les faits, et de les déglutir une bonne fois pour toute ! Je ressentais à cette période, la nécessité absolue de me sortir de mon état léthargique sévère (j'étais alors abattue de médicaments pour ne pas davantage sombrer). Je tentais donc une approche de biais : me parler à moi-même en m'écrivant. Le 26 juillet 2016 : « Alors aujourd'hui il me faut l'écrire moi-même : de ce 13 novembre, Stéphane ne rentrera pas, jamais, c'est FINI ! Mathilde n'a plus de père, je n'ai plus de mari. C'est FINI !!! [...] Me relire m'aidera peut-être à rebondir, pourquoi pas ? »

Le 19 août 2016, j'ai repris l'usage des majuscules afin de souligner la réalité des faits. Je ressentais le besoin de me confronter au réel afin d'entamer ma relève. « L'été bientôt s'achèvera, je n'y aurai pas trouvé refuge pour la relève mais pour une autre déchirure, celle de la découverte d'une vérité qui fait un mal de chien à constater : LA VÉRITÉ DE LA MORT! »

Le temps passe et les écrits restent.

Je me relisais et commençais ici et là à constater quelques changements. Bien sûr les fortes oscillations de mon moral se poursuivaient, mais à parcourir mes précédents écrits, je constatais quelques améliorations et, grâce à la progression de mon état dépressif décrit, je pouvais en mesurer le mieux. Une précision à donner : lorsque l'on a côtoyé le fond, le moindre refroidissement environnant vous fait approcher le gouffre et même si vous n'approchez pas les mêmes profondeurs, vous craignez l'ensevelissement comme au lendemain du massacre, alors même qu'en réalité, vous demeurez en zone aérienne et non souterraine. Mais quand la frayeur vous prend, vous ne voyez plus la lumière. Les écrits les plus sombres que je relisais me rappelaient comment j'avais regagné la surface malgré ma petite forme, je n'étais plus en ténèbres, malgré ce que mes angoisses me disaient encore.

L'écriture me persuadait que j'étais sur le chemin de la relève.

Puis est venue cette semaine de thérapie de groupe en avril 2018. L'écriture était déjà pour moi un exutoire. Mais je n'avais jamais écrit de texte sur demande, et pour la première fois, des inconnus découvraient ma plume. J'ai entendu leurs retours très encourageants et le message du psychologue, le dernier jour : « vous écrivez pour vous, vous avez peur, mais c'est à présent pour les autres que vous devez écrire ».

Je peux donc confirmer, par enfoncement d'une porte ouverte, que l'exercice de création m'a permis de dépasser le traumatisme et de développer en moi, au plus profond de moi, cette aptitude à écrire. La pratique de création par l'écriture me révélait. Le choc du traumatisme pouvait être dépassé, à condition de trouver au fond de soi, la raison de son existence. Ce que l'homme sait d'abord faire c'est créer, créer pour vivre, manger, se vêtir, et créer pour expérimenter son savoir et le développer. Ainsi je découvrais la façon de me réaliser en parallèle d'un suivi psychologique hebdomadaire. Au fil des mois, je développais ma créativité par l'écriture et l'écriture me rendait à la vie.

L'écriture me tenait, le plaisir même d'écrire me grisait. Elle émergeait comme une raison de mon existence. Mon épiphanie.

Le traumatisme me tenait, le plaisir même de me détruire lentement régnait. L'écriture pouvait l'immerger.

Et puis j'avais juré, très tôt j'avais juré de faire ce qu'il fallait pour renverser la situation. En moi était devenu insupportable de vivre sans me réaliser. Et c'est au vu du plaisir que je découvrais que je souhaitais poursuivre.

4. Passage à l'acte

A force de rencontres, d'échanges avec mes amis et leurs retours sur mes écrits, j'entendais leur incitation : il me fallait écrire et pourquoi pas pour les autres ?

Parmi mes amis, une ancienne attachée de presse a travaillé vingt ans pour Albin Michel. Elle me lisait et m'incitait également. J'avais à lui présenter un projet d'écriture. Elle était mon seul et unique repaire pour aller plus avant.

Écrire sur son propre cas, était la meilleure façon de le comprendre, de l'assimiler, mais aussi de penser à autre chose – car celui qui écrivait n'était plus, pour quelques minutes, pour une heure, le patient sur lequel il écrivait : il était reporter et chroniqueur d'une reconstruction. J'étais, comme jamais, reconnaissant à mon métier, qui était aussi une manière d'être et finalement de vivre : l'avoir exercé si longtemps me permettait de mettre à distance mes propres peines au moment où j'en avais le plus besoin, et de les changer, comme un alchimiste en motifs de curiosité. Si les morts revenaient, me suis-je dit [...], c'est peut-être ça qu'ils feraient : décrire leur vie et leur fin avec un enthousiasme précis et un chagrin tout aussi distancié. Peut-être avais-je passé trente ans à m'entraîner sur les autres pour en arriver là. [...] écrire est la meilleure manière de sortir de soi-même [...]. Ce qui comptait, c'était la sensation de vérité et le sentiment de liberté donnés à celui qui écrivait comme à ceux qui lisaient.¹⁴

Un an et demi après les messages des psychologues consultés, je me suis donc décidée à mettre en forme le récit de mon histoire, quatre ans après l'impact, alors que je n'avais plus d'activité professionnelle depuis un an.

Depuis quelque temps, je ne me sentais plus adapté à un métier affolé, affolant, exigeant de coller à un monde qui allait beaucoup trop vite et trop brutalement pour moi. L'actualité était devenue une galerie des glaces, remplie de lampes surchauffées qui n'éclairaient pus rien, et autour desquelles voltigeaient des nuages de moustiques nerveux. Désormais, toute parole, toute phrase me faisait sentir son prix.¹⁵

Une de mes motivations était de pouvoir expliquer mon vécu, non pour m'apitoyer mais pour informer.

¹⁴ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 364/365

¹⁵ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 183.

Tu as été victime d'un attentat, et là, tu deviens victime de ta célébrité. ¹⁶

Loin de moi le souhait d'être remarquée en épanchant ma douleur, je cherchais déjà un pseudonyme. Mon intention était de dire comme la chute est vertigineuse mais comme la relève est possible, longue mais possible. L'idée était de permettre aux proches de futures victimes (la probabilité ne faisait aucun doute) de comprendre la traversée des leurs. Nombreuses sont les victimes qui taisent leurs maux devant l'incompréhension du monde.

Quand on se tait on sonne juste. ¹⁷

A ceux qui le pouvaient, il fallait dire notre vécu. Je suis donc passée à l'acte.

Une première phase a été la relecture de plus de cinq cents pages. C'est une épreuve d'écrire son traumatisme, cela permet de déverser physiquement et mentalement mais une fois ne suffit pas. A chaque lecture, j'ai déversé. Reprendre l'ensemble de mes textes était un autre cap, une découverte.

J'écris pour me souvenir de cela aussi, de tout ce que j'ai failli oublier, de tout ce que j'ai perdu, en sachant que je l'ai tout de même oublié ou perdu. ¹⁸

Qui donc a pu écrire ces lignes ? Elles m'empoignaient, me serraient le thorax. Certaines n'avaient aucune tonalité pendant que d'autres résonnaient. Après l'écriture créative, la revisite des mots se tissait. Ainsi je m'employais au dépeçage. Ce temps de lecture me permettait de constater mes progrès, mon optimisme, ma capacité à sublimer, mon souhait de guérir. Alors je reprenais chaque écrit, je triais, parce qu'écrire en état traumatique, c'est écrire sans rigueur, sans organisation, ni méthode, à quoi bon puisque le seul objectif de départ était de déverser. J'avais devant moi une foule de lâcher prise, et en cela, sans le savoir, je pratiquais déjà l'écriture créative.

J'avais de nombreux fichiers, de multiples manuscrits, des cahiers, des textes sur le téléphone. Pas d'organisation, j'avais tout posé au hasard de l'humeur. Retrouver ces lignes, les lire puis les sélectionner : ce travail fastidieux ne me déplaisait pas. Il me plongeait dans le cœur même

¹⁶ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 366.

¹⁷ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 332.

¹⁸ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 191.

de ma création, je me découvrais autrice, même si je ne me nommais jamais de la sorte. Nous étions en 2019 et je n'employais pas ce qualificatif me concernant, loin de là. Une fois le tri et la sélection opérés, j'ai repris chaque texte et commencé à les corriger, les améliorer, les assembler. Je n'avais pas encore écrit l'évènement vécu. Je l'avais fait partiellement, une première fois, pour mon témoignage au procès des logeurs.

Une fois de plus, écrire sur le drame, reprendre les textes me procuraient énormément de tristesse mais c'était comme un besoin, une nécessité. Le fait même de me retrouver explorée faisait partie de l'état dans lequel mes ressentis se jouaient. Il était enfin supportable de râler encore mon mal. Je le couchais sur le papier.

5. Témoigner de son traumatisme

Le manuscrit dont je vous ai livré des extraits est le témoignage de mon parcours. L'exercice d'assemblage, de reconstitution m'a permis de traverser des semaines sans angoisse, ou tout du moins avec des épisodes anxigènes diminués. Je me réalisais. Le plaisir éprouvé à fournir ce travail m'a incitée à poursuivre.

En parallèle de mon inscription au diplôme universitaire, se jouait pour moi une autre épreuve, l'ultime épreuve faisant suite au décès de mon mari : le procès de son assassinat.

Les héros ont une mission, dont on parle peu : s'économiser.¹⁹

J'étais décidée à témoigner, depuis longtemps, avant même le procès concernant les attentats de Charlie Hebdo, en septembre 2020. Je ne savais pas comment je participerais au procès mais je savais que j'irais lire mon témoignage à la barre.

Le procès s'est tenu du 8 septembre 2021 au 29 juin 2022, dix mois d'audience, dix mois de laceration, dix mois de suspension, de nausées, de reflux, dix mois à faire comme les autres, sans en être. Cela faisait six ans bientôt que Stéphane était mort, mais ça ne finissait pas vraiment.

Ce sont les prisonniers qui comptent, et souvent les malades, parce qu'ils voudraient s'enfuir et disparaître.²⁰

Le diplôme universitaire a été une formidable bouffée d'air pur. J'entrais en salle de cours, écoutais la démonstration du maître quant aux spécificités de tel ou tel écrivain, je recevais les consignes « écrire à la façon de... ». Puis je plongeais. sublimes voyages que de se sentir grisée au cœur d'un collectif d'auteurs en germe. L'écriture créative était ma nourricière.

Afin de supporter le purgatoire du procès, j'ai pris pour habitude de me faire accompagner. La fidèle plume, nichée en main arpentait avec moi les couloirs du palais. Lors d'une réunion préparatoire, en juin 2021, je notais : « Un procès est une épreuve », « il n'est pas fait pour les victimes ». « Le procès est fait pour protéger l'accusé ». « Faire justice de ce qui s'est passé est impossible ».

¹⁹ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 298.

²⁰ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 137.

Vous avez du bol, pour vous c'est fini. Pour moi, ça ne fait que commencer. ²¹

Tout au long du procès, j'ai pris des notes et lorsque la situation était trop difficile à voir en face, et ce, la plupart du temps, je me repliais sur mon carnet de bord. C'est un autre témoignage que j'ai rassemblé dans mon rapport de stage du diplôme universitaire. La meilleure façon d'échapper à l'horreur des mots prononcés était de me fondre dans mon monde.

Tout ce qui entrainait d'agressif ou d'inutile était un obstacle à ce qu'il me restait de vie. Tout ce qui sortait de moi devait être également pacifié et flotter dans un air pacifié. ²²

J'ai donc décidé de passer à la barre pour expliquer mon traumatisme, livrer au président de la cour le nécessaire afin qu'il puisse juger. La confiance prise dans mon aptitude à transcrire les émotions m'a facilité l'exercice, avec douleur, mais aisance.

« Le procès est fait pour protéger l'accusé » : il fallait prendre du recul, pour dire le chaos sans être en miséricorde, il me fallait empoigner l'assistance déjà éprouvée.

Je vous livre ici mon témoignage, comme une trace évidente de ma relève amorcée et pour vous dire mon ressenti quant à la puissance de l'écrit. Le 21 Octobre 2021, devant une salle d'audience comble, au procès du siècle, je me suis pliée à l'exercice, courbée, pour dire l'effroi traversé.

Je retourne la question dans tous les sens : pourquoi mettre mon témoignage au procès en cet endroit ? Et pourquoi pas ? D'autant qu'il figure déjà dans mon rapport de stage. La raison de mon hésitation est ma crainte du voyeurisme, je ne voudrais pas être reconnue victime mais autrice, au procès peut-être mais pas dehors. Le fond pourrait-il être détaché de la forme ? Oui, c'est cela, j'aimerais qu'en me lisant, on retienne la forme et non l'horreur. Et c'est ce à quoi, je souhaite travailler dorénavant : façonner la forme de mes écrits et non revenir continuellement sur mon histoire. Voilà ce que j'aimerais que l'on retienne du témoignage qui suit : la puissance des mots.

²¹ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 108.

²² Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 163.

« Ce n'est pas facile de commencer, pas facile de finir non plus. J'ai dû pourtant faire avec, ou plutôt j'ai appris à faire sans.

Ce n'est pas facile d'approcher la barre et pourtant au nom de mon mari, au nom du père de ma fille, j'y suis.

Je suis ici aussi pour caresser l'idée d'un demain changé ou tout du moins de notre demain changé,

Non sans mal, non sans hurlement, non sans désir d'en finir,

Mais avec cette intensité née en champs de guerre, de ne rien lâcher malgré le perdu, ne plus rien lâcher.

Je suis ici pour poser des mots, comme on aimerait voir poser les armes.

Avant tout je pense à ma fille, je la serre tout contre moi, fort, très fort et lui dis : « Sens Mathilde, sens contre moi les battements de ton père ».

Son père, mon mari, Stéphane est touché pendant la fusillade au Bataclan. Ils sont partis à 5.

Il y a Fred, l'ami d'enfance de Stéphane, témoin de notre mariage.

Il y a Nani, la moitié de Fred.

Il y a Laurent qui travaille avec Fred et Nani et dont nous sommes proches aussi.

Il y a Richard, ami de Laurent que l'on croise aux concerts.

Ils sont donc partis à 5, et les 5 sont touchés dès les premiers tirs.

C'est la fille de Fred, qui nous prévient de l'attentat en cours. Lisa a 13 ans, son frère Guillaume, 15 ans. Mathilde les connaît depuis toujours. Ils sont tous les 3 comme frères et sœurs. Son appel est, pour nous, la première déflagration, celle qui dit que rien ne sera plus comme avant.

Alors je raccroche vite et tente d'appeler Stéphane en vain. Mathilde aussi appelle son papa. Mais ça ne répond pas...

Depuis le salon, nos corps se figent sur le canapé, les yeux sont éclaboussés par les images télé d'une chaîne sans pudeur.

Nous dégradons déjà sans le savoir notre état traumatique, à scruter, chercher, trembler devant l'écran. Nous ne sommes pourtant qu'en salon cocoon mais au fil des heures, Mathilde et moi assistons à l'agonie des nôtres.

J'ai en mémoire le placard en écran « ils vont donner l'assaut ».

L'affaire est publique alors on filme, on cherche la goutte qui viendra coaguler les nôtres.

Mais on ne coagule de sitôt !

« Ils vont donner l'assaut », un direct interminable, les mêmes images en boucle, incessantes et traumatisantes de notre vie, celles de nos proches. En direct, nous nous dégradons, les victimes en tranchées obscènes, les proches cloués et condamnés à regarder la fin des leurs, ou leur agonie.

Aucune nouvelle, puis au compte-goutte, on reprend contact des nôtres à l'exception de Fred et Stéphane.

00h40, le téléphone sonne.

Une femme m'appelle, une femme dont j'ai perdu les coordonnées, si elle m'entend, je veux lui dire un grand merci. Par son intermédiaire, elle est mon dernier échange avec Stéphane.

Elle est auprès de lui et il a pu lui donner notre numéro de téléphone. Puis une secouriste reprend la communication « je suis avec lui il sait que je vous parle mais je préfère le laisser sous oxygène plutôt que de vous le passer. Nous vous informerons dès que possible de l'hôpital vers lequel il est transféré ».

Stéphane est vivant. Il est un roc, 1.90m, 135kg, indestructible. Il a pu donner notre numéro après sa sortie du Bataclan, c'est un soulagement, une assurance pour la vie. Stéphane est vivant et conscient.

Il est tard. Il faut dormir.

« Maman, je peux dormir avec toi tant que papa n'est pas rentré ? Bien sûr ma chérie ».

Mathilde a 14 ans, elle se blottit contre moi pour quelques heures d'apaisement.

Et le cauchemar reprend dès le samedi matin.

Aucune nouvelle de Stéphane, les numéros d'assistance aux victimes sont saturés. J'attends, après mille appels, je décide d'attendre.

J'attends sans vraiment comprendre. Les amis ont investi la cuisine pour un radio crochet exceptionnel. Et moi, j'attends. Bras ballants, j'attends.

Aucune nouvelle de nos deux héros inséparables, Fred et Stéphane.

Etonnant mais j'attends, me disant que les soignants ont bien plus à faire que de répondre à nos inquiétudes, « tenez lui plutôt fermement le garrot et appelez-moi plus tard. J'attends ».

Stéphane aussi attend, enfin ce n'est pas le terme. Il a déjà fait deux hôpitaux, Bichat, puis Beaujon, les balles ont ouvert les poumons, touché la colonne. Je vous passe les bobos. Lorsque l'on retrouve enfin sa trace, vers 15h30, les deux hôpitaux confirment sa présence. Je refuse d'y aller. Qu'ils s'assurent d'abord de la présence effective de mon mari.

Une fois ce détail réglé, je lui prépare un livre, sa brosse à dent, son gel douche, sa crème pour le visage. On est bien quand on retrouve un peu de son chez soi à l'hôpital. Ainsi l'épouse dévouée se fait conduire au chevet de sa moitié. Une moitié de 25 ans.

L'approche de Paris est dangereuse, mais depuis la veille, je suis totalement déconnectée du monde et d'ailleurs, cette déconnection ne m'a pas quittée. On traque des malfaisants, il faut juste passer entre les balles, moi, je vais voir Stéphane.

J'y suis.

Il est devant moi, recouvert d'un drap. La tête et les épaules dépassent encore.

Agonie. État de l'être humain dans la période qui précède immédiatement la mort et où l'organisme peut paraître lutter pour demeurer en vie.

Stéphane lutte 6 jours.

Je m'entends déjà m'excuser pour ces propos. Il m'a pourtant bien fallu l'accepter ce mot. Le poser, le racler, le vomir. Il m'a fallu l'extraire de ma chair.

Et si je détaille un peu plus ces 6 jours, c'est pour que vous compreniez mes séquelles.

Samedi 14, je retrouve donc Stéphane dans le coma. Un poumon hors d'usage, l'autre partiellement touché. Fumait-il ? Oui Docteur, et aussi pas mal de pétards. Aucune importance, vraiment aucune importance.

Sa colonne est touchée. Les médecins ne se prononcent pas quant à la mobilité prochaine. J'entends que c'est grave, très grave mais il n'a pas de fièvre, son état est stable. J'y crois. En fait j'y crois parce que je ne touche plus terre, plus du tout. Le souffle qui aspire ma vie tranquille, je ne le sens pas. Comme le corps est bien fait...

Je suis en Anesthésie Générale.

Dimanche 15 : on attend la fièvre. Parce que j'apprends qu'une balle perfore, vrille, perfore encore, quitte parfois le corps mais elle infecte aussi. On en apprend tous les jours.

Alors on attend la fièvre. Et elle se pointe les jours suivants.

Mathilde ne veut pas le voir. Elle préfère attendre qu'il puisse parler.

Je la prépare déjà, difficile de croire qu'il puisse remarquer. Je ne vois que ça. Il a les poumons explosés et moi je pense juste à ses jambes. On me dit que c'est grave, chaque jour plus grave. Mais si c'est très grave, que son état est critique et davantage le lendemain ? Voyons le surlendemain... Et il tient.

Mais les arrêts cardiaques interviennent. L'hôpital de Beaujon me prévient. Il est transféré à Bichat. 2,5 km séparent les deux hôpitaux et pourtant, le transfert dure quasiment une demi-journée. Pourquoi ? Parce qu'il faut douze personnes pour suivre Stéphane et toutes les machines qui le maintiennent en vie. Les médecins me préviennent de son passage dans les couloirs. En effet ils passent, au pluriel. Je pourrais vous peindre la scène, elle est très nette dans ma mémoire.

Je pourrais vous peindre la suite aussi...

Incroyable science qui vous extrait le sang d'un côté, vous l'oxygène et vous le rend, de l'autre côté. Incroyable cette machine qui remplace les poumons, incroyable cette machine qui assiste les reins... un à un les organes lâchent...

Ses artères principales sont reliées à des machines. Stéphane est en vie, mais uniquement par les machines. Et je vis la scène... La dégradation de l'état de Stéphane me lacère un peu plus chaque jour. Son corps est une usine artificielle.

La médecine a fait tout ce qu'elle pouvait. Il décède le 19 novembre.

Au dehors, la foule aux abois ! Encore un mort ! Un nouveau mort : LE 130^{ème}

Mon mari entre dans l'histoire par ce 130 placardé en toute presse, en toute bouche, en toute une. La presse locale se fend d'un hommage du village pour pondre un article des plus creux. Ma fille est en larmes, elle perd son père et la France le pleure sans pudeur !

Voilà un de ces traumatismes venus précisément meurtrir le deuil. Car je ne suis ni la première, ni la dernière à vivre le veuvage mais lorsque les faits sont tels, votre mort ne vous appartient plus.

D'ailleurs, je reçois un appel de l'hôpital dès le 20 au matin. « L'IML a récupéré le corps de votre mari. Nous sommes désolés, vous ne pourrez pas vous recueillir comme prévu... »

Ah oui, j'ai oublié de vous dire, Fred est déjà à l'IML. Tout bien réfléchi, je me demandais comment il serait possible à Stéphane de vivre sans son Fred. C'est donc aussi bien comme ça. A nous les vivants, de faire le reste, à nous les vivants de manger la vie pour eux et à pleines dents, à nous, et mes amis, Nani, Laurent et Marino, Richard et Audrey, à nous tous, touchés de près ou de loin, d'entendre qu'il n'est pas de culpabilité à garder. Nous n'avons plus la place pour cela, nous avons cette autre place, celle de vivre pleinement.

Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.

Ce que nous vivons est un chaos, un chaos qui dure, une souffrance après la souffrance. Et chaque acte, chaque pas, qui suit l'attentat est un traumatisme. Le choc des images est un traumatisme, la recherche de nos proches est un traumatisme, l'agonie de mon mari est un traumatisme, la visite de sa dépouille à l'IML est un traumatisme, les mises en bière à la chaîne dès que les corps ont pu nous être restitués, les cris de la salle voisine qui découvre son défunt en même temps que je découvre le mien, le départ des corbillards de l'IML, les uns derrière les autres, c'est un traumatisme, l'enterrement de Stéphane le 26 puis celui de Fred le 27 et ma Nani, victime aussi, qui fait une double embolie pulmonaire pendant l'enterrement de son homme et qui sort du coma début décembre, c'est un traumatisme. Et ma peur de perdre qui devient une obsession, le sentiment d'abandon qui ronge mon intérieur...

Et puis le traumatisme de penser que l'on peut reprendre sa vie comme avant. L'incompréhension des autres qui très vite nous conseillent de travailler. Travailler, quelle invention pour l'oubli ! Seulement voilà je n'y arrive pas. Mon corps n'y arrive pas.

Ce n'est pas faute d'avoir essayé.

A l'époque, je suis chargée d'affaires pour une grande banque. Mon ascension professionnelle est encourageante, je la dois à ma détermination et aussi à la grande disponibilité de mon mari pour gérer le quotidien de la maison comme les courses, la cuisine, le jardin ou les activités de Mathilde.

Je gérais de grandes entreprises du Mantois dans le 78. Impossible de reprendre mon poste. Malgré la réticence du médecin du travail, je reprends une présence professionnelle plus qu'un travail en avril 2016. Je ne gère plus de portefeuille clients. C'est à ce même moment que les antidépresseurs rentrent dans ma vie. J'ai repris à 50% mon travail. Mais je plonge réellement en dépression sévère après le 14 juillet 2016. La chaîne télé sans pudeur aura eu raison de moi. Me rendre compte en direct de ce que les familles vont vivre comme je le vis, a l'effet d'un boomerang, et je perds pied.

J'apprends ainsi que chaque acte terroriste déclenche une souffrance en moi. J'apprends.

De son côté, ma fille s'accroche, elle s'accroche autant que mon état de santé se dégrade. J'oscille entre présence professionnelle, canapé, fauteuil, fauteuil, canapé, arrêt de travail, reprise, vertiges, nouvel arrêt... bref, comme le mal qui vous suce doucement, la dépression profonde s'est confirmée. J'étais un légume dans un canapé, ma mère venait me nourrir, mon père tondait la pelouse et le simple essentiel était fait par mon entourage. Je ne sais plus vous dire vraiment quand j'ai touché le fond. Mais je peux vous dire qu'il est froid et sans lumière.

J'ai connu les hurlements, le corps tétanisé des heures durant, le torse recroquevillé, et les envies de fin qui n'aboutissent pas. J'ai connu ensuite le passage de la faux qui s'approche de ma jugulaire, tout juste pour me narguer avant de repartir dans le brouillard, j'ai connu le reflet de mon visage en miroir, un visage décharné, pas facile à regarder. Et je ne comprends. Je ne comprends les horreurs que je traverse parce qu'enfin, je n'y étais pas.

Alors là aussi il a fallu apprendre. C'est un long apprentissage que de comprendre son état, entendre son état, l'accepter, l'analyser et le travailler, doucement, longuement avec ces rechutes régulières qui disent le temps nécessaire.

Mais il existe de sublimes de Yoda. J'ai rencontré le mien, mon guide de vie. Elle est psychologue d'une association d'aide aux Victimes. Depuis décembre 2015, je la vois quasiment toutes les semaines. Ludivine, je te tutoie ici pour te témoigner toute ma reconnaissance, elle n'a pas de limite. Je ne sais pas comment tu fais pour supporter tout ce que l'on te confie, je ne sais pas comment tu fais, mais ton travail m'a sauvée.

Je travaille toujours sur moi-même, pour en tirer le meilleur. Pas simple, non pas simple. Pas simple mais vital.

3 ans après l'attentat, je suis placée en invalidité, avec pour consigne du médecin de la sécurité sociale de ne plus travailler. La working-girl au rebut. Il faut l'avaler. Je suis licenciée l'année suivante pour inaptitude.

Alors on fait quoi quand on n'a plus de vie sociale ? J'ai repris doucement la lumière, avec une sensation d'isolement que tous ont connu depuis. Pour vous dire, à l'annonce du confinement, j'ai pensé : « ils vont enfin savoir ce que je vis au quotidien ». Après l'agonie, l'isolement, la sensation d'impureté, de ne plus être fréquentable et le regard de ceux qui savent et fuient pour oublier ou pleurer de leur côté. Je me sens encore très seule. Certains me disent que le mieux est de ne plus en parler... Je dérange sûrement. Alors je me cache encore pour sangloter.

Il n'empêche que je suis devant vous, et que mon Yoda m'aide à fixer la lumière, que j'ai passé le tunnel, et que le vent du large m'a déjà emporté loin vers de nouveaux rivages. Je ne navigue pas encore loin des ports, mais j'y travaille.

Aujourd'hui c'est au tour de ma fille de faire le chemin. Mathilde a aussi rencontré une psy après le décès de son père mais c'était plutôt Dark Vador. Sa psy l'a lâchée sans préavis par téléphone le mois de ses 18 ans... Elle a perdu toute confiance et son sentiment d'abandon s'est renforcé. Elle s'est totalement fermée. Les experts psychiatres ont été jusqu'à me demander de supprimer tous les médicaments de la maison... très rassurant pour une mère en détresse.

Alors je continue à passer du canapé au fauteuil pour gagner suffisamment d'énergie et porter Mathilde jusqu'au sommet. C'est un long chemin, je n'y suis pas encore, mais je ne lâche pas, je ne lâche plus.

Alors oui, le parcours est difficile, immonde même. Terrible de savoir ce que Mathilde va devoir cracher comme je l'ai fait. Terrible pour une mère que de comprendre qu'elle ne pourra pas faire pour son enfant ce chemin.

Parce que cette force qui est en chacun de nous, elle germe d'elle-même, par nous-même. Et même si l'on est porté par nos proches et si l'on a la chance d'être aimé, c'est au creux de nos

tripes que la mutation s'opère. Elle est longue, vicieuse, maligne, rugueuse et froide. Mais la mutation se fait.

Une des raisons qui expliquent mes fatigues régulières et le surmenage de Mathilde. Une des raisons qui expliquent la nécessité de ne pas travailler, une des raisons qui expliquent les aides allouées. On ne se relève pas aussi facilement. Par contre, si les moyens sont donnés, si l'on est entendu, compris, alors, tout est possible, très très long, mais possible. Et je ne suis plus à 10 ans près, je ne lâcherai plus.

Voilà une autre raison de ma présence ici, celle de dire, oui, je suis meurtrie, ma fille est meurtrie, Stéphane est mort. J'ai pensé longtemps être anéantie mais la nature reprend ses droits, doucement, à nos rythmes nous reprenons vie. Et c'est décidé, je ne laisserai pas ma part aux chiens, si tant est qu'il y ait ici des chiens.

Je vous remercie Monsieur Le Président de m'avoir entendue. Je vous laisse une touche de mon courage pour vous permettre de mener au mieux ce jugement aussi long que nécessaire. Stéphane aussi vous salue. »

A l'issue de ma déposition, un avocat est venu m'encourager : « Madame, votre façon de poser les mots m'a profondément touché, et cette façon que vous avez de les poser : faites en quelques choses ! N'en restez pas là ! ».

Avec le recul, je me dis que c'est peut-être à ce moment-là que ma vie a commencé, même si la fin du procès n'était pas pour tout de suite.

6. Panser et repenser les plaies

Ecrire était une chose, mais se reconnaître en écriture en était une autre. Je voulais à présent affiner ma pratique, ma méthode, travailler le geste. Au vue de l'échéance du procès, j'ai débuté bien tardivement mon travail sur le présent mémoire. Ce travail est encore une découverte et cela me va très bien.

Se mettre en danger, du haut de son pupitre et ne pas savoir par quoi commencer.

J'avais appris en traduction littéraire, la notion de résistance. Cette notion m'avait particulièrement marquée puisque mes compétences linguistiques étaient d'un faible niveau. J'ai aimé comprendre que lorsque le sens même d'une phrase vous semble inaccessible, on peut la détourner et lever les résistances, en commençant par une observation plus vaste du texte, repérer les mots clefs, la ponctuation, la longueur des phrases, le rythme... de tous ces éléments et malgré mon manque de maîtrise du vocabulaire anglais, je parvenais à explorer, lentement certes, mais à explorer.

Il est un sujet dont j'ai ouvert la discussion en première partie : mes lectures de jeunesse. Pour être très honnête, je me suis surprise à vous citer ces références, ce qui m'a conduit malgré le « hors sujet », à les conserver dans mon récit réflexif.

Je vous ai avoué mon avancée, je vous ai confié l'importance de l'écriture créative depuis mon traumatisme et le rôle qu'elle a joué et jouera tout au long de ma vie. D'ailleurs en écrivant ces lignes, je lui rends hommage, comme si les émanations graphiques venaient d'un au-delà de moi, né d'un traumatisme qui s'éloignait, un au-delà du traumatisme qu'il me fallait à présent nourrir, enrichir pour grandir.

La démarche demeure longue et épineuse, mais pas impossible. Je reviens quelques mois en arrière.

Je présente le sujet de mémoire et reçoit les premiers conseils de ma directrice de mémoire. Parmi les préconisations : lire *Le lambeau*.

Avant la découverte, le désir de la découverte, l'approche du *Lambeau*.

Un mot, la voix de ma directrice, mon interprétation hâtive quant à son contenu. L'appréhension d'un décor déjà emprunté, la peur des images, d'un angle de vue différent, puant, sanglant de vérité, l'inquiétude d'un revirement en état de frayeur, la revisite d'un événement avec le risque d'un amalgame pour glaise épaisse, sans indication quant à la limite des effets indésirables. L'angoisse de vivre un chaos si proche de celui vécu par un proche, mon proche, mon mari, défunt mari.

Bernard et moi étions les seuls à l'avoir lu [...] je détestais débattre de livres que j'avais lus avec des gens qui ne l'avaient pas fait. Je détestais plus encore, soit dit en passant, le cours de littérature que

je m'apprêtais à faire, puisque ce qui faisait débat n'était pas le livre mais les opinions et les provocations de son auteur.²³

Mon intention de passer le cap de la lecture rodait.

En février dernier, je me lançais : « bonjour, je cherche *Le lambeau*, de Philippe Lançon ». Le vendeur le cueille d'une tête de gondole, et me le donne, non sans satisfaction de me sustenter. La couverture est vêtue de rouge et de bleu turquoise. Des silhouettes, des formes, des traits, de longues cicatrices peut-être, ou le rouge d'une vision indélébile mais le rouge, assurément rouge. La couleur est vive pour moi, je cherche à me concentrer davantage et fixe mon attention sur la quatrième de couverture. « vivante », « intacte », « venaient d'une autre planète », « les balles des tueurs l'ont gravement blessé ». Les mots me percutent comme sortis de son corps jusqu'au mien. Un chemin balistique qui me semble si familier. Le torse raidit, le visage aggravé par des traits d'amertume, je reviens jusqu'au présentoir. C'est décidément difficile pour moi d'envisager d'aller plus avant. Le livre rejoint ses semblables, je quitte la librairie. Trop tôt, trop dur, le chemin funèbre a été maintes fois emprunté, il est trop violent de m'y confronter, pas maintenant, pas comme ça. La digestion de cette première approche du *Lambeau* est nécessaire. J'avoue aussi que le chahut émotionnel qui émane du procès n'aide pas.

Je ne pouvais plus lire que très lentement, jamais pour me détendre ni pour me divertir.²⁴

Une fois la première digestion faite, je suis retournée acheter le livre au mois de mai.

Sans savoir encore comment mon esprit allait franchir l'étape de la lecture, je m'efforçais à dénicher en moindre recoin l'axe d'attaque le plus digeste. C'est en pause aoutienne que j'ai trouvé, pas avant.

Je ne lis quasiment plus. Je ne sais que relire la mort de la grand-mère.²⁵

A ce moment précis de reconstitution des faits, j'étais à la page 96. C'est la première description de mes ressentis sur le livre. Un cap était passé, la scène de l'attentat était lue. J'allais peut-être en maculer mes nuits mais elle était lue et je me sentais dans un cadre familier, un caveau familial de morts et de vivants de cette autre planète qui pour moi était si familière, ce coin de

²³ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 67.

²⁴ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 374.

²⁵ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 290.

l'univers si différent pour le reste des mortels. Mais contrairement à Philippe Lançon, la lecture de ces textes était une épreuve.

Je n'arrivais plus à entrer dans une fiction que dans la mesure où elle me renvoyait à ce que je vivais. C'était une manière idiote de lire, je le savais, mais, pour l'instant je n'en avais pas d'autre.²⁶

La lecture de ce livre était, pour moi, une victoire. Je me confrontais de nouveau aux émotions et les acceptais. Depuis bientôt sept ans, l'idée, de nouvelles tristesses ou d'autres déchirements m'insupportaient, quel qu'en soit le degré, j'en frémissais à l'avance et me rétractais systématiquement. Je découvrais aussi mon aptitude à la mécanique de lecture et de concentration possible. Et ce même jour, je découvrais sur les réseaux la publication d'un membre de l'association de victime des attentats :

J'en avais fait mon deuil,

Mais finalement :

1^{er} livre depuis bientôt 7ans, (dévoré en 2 jours en +)

Enfin libre ! ²⁷

Il semblait donc que le phénomène de concentration difficile à la lecture touchait, non seulement Philippe Lançon et moi-même, mais un grand nombre de victimes. Ma culpabilité s'atténuait.

A cette difficulté de concentration, s'est ajouté le sujet de lecture. Mais comment progresser dans l'analyse du récit et me situer, sans lire d'autres témoignages ? Le seul livre que j'ai pu lire avant celui de Philippe Lançon, était celui d'Antoine Leiris, « *Vous n'aurez pas ma haine* », Je ne l'avais pas rouvert depuis, malgré le souvenir d'un récit doux et tranchant à la fois, de peur peut-être d'en faire sortir des sorcières et des coccinelles.

Notre coccinelle s'est posée sur le nez de la sorcière, elle avait une kalachnikov en bandoulière et la mort au bout du doigt. ²⁸

²⁶ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 375.

²⁷ Annexe IV

²⁸ Antoine Leiris, *Vous n'aurez pas ma haine*, Paris, Fayard, 2016, - p. 29

J'ai d'ailleurs pensé les premiers temps, en écrivant moi-même mon vécu, qu'il serait difficile à autrui de me lire. Impossible par mes proches, eux-mêmes brisés, et immonde pour les autres, les épargnés à qui je souhaitais de lire des beautés plutôt que l'abject. Et puis j'ai pensé qu'il fallait dire ce que signifiait être victime, tout en passant le message d'une relève possible.

Il faut rejoindre les morts pour apprendre jusqu'où ils sont allés, mais ce jour-là, à 11h25, peut-être 11h28, mon sac en tissu noir à l'épaule, je ne le savais pas encore.²⁹

J'ai tenté aussi de lire le témoignage du *Médecin du Raid*, Matthieu Langlois. Mes yeux et mon esprit ont abandonné au milieu du livre. J'y cherchais une trace plausible de mon mari.

Je longe le côté de la fosse, en tentant de ne pas marcher sur les corps, et surtout, de ne pas glisser : à cause du sang qui s'y est répandu, le Bataclan est une véritable patinoire.³⁰

A la lecture du *Lambeau*, j'étais parfois Marylin :

Mon frère et ma belle-sœur ont raccompagné Marylin jusqu'à la sortie de l'hôpital. Elle s'est mise à pleurer. Ses jambes tremblaient. Ils l'ont soutenue.³¹

Comme les confidences de Philippe Lançon était peut-être celle de Stéphane :

Mais déjà la suite était là. J'entendais de mieux en mieux le bruit sec des balles une par une et, après m'être recroquevillé, ne voyant plus rien ni personne, coincé comme au fond d'un caisson, je me suis agenouillé puis allongé doucement, presque avec soin, comme pour une répétition, en pensant que je ne devais pas, en plus du reste – mais quel reste ? – me faire mal en tombant.³²

J'ai fermé les yeux, puis les ai de nouveau ouverts, comme un enfant qui croit que nul ne le verra s'il fait le mort ; car je faisais le mort. J'étais cet enfant que j'avais été, je l'étais de nouveau, je jouais à

²⁹ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 71.

³⁰ Langlois Matthieu (avec la collaboration de Frédéric PLOQUIN), *Médecin du RAID, Vivre en état d'urgence*, Paris, Albin Michel, 2016 – p. 86

³¹ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 160.

³² Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 77/78.

l'Indien mort en me disant que peut-être le propriétaire des jambes noires ne me verrait pas ou me croirait mort, en me disant aussi qu'il allait me voir et me tuer.³³

Qu'à pu penser Stéphane pendant ces heures d'attaque, alors que très vite il est cloué au sol, que son corps se vide, qu'il râle ou respire ou tente l'un sans l'autre, a-t-il encore cette capacité à penser ? Penser au « un mille d'indiens » qu'il avait encore à tuer avant de répondre favorablement à sa grand-mère qui l'appelait pour le déjeuner ? A-t-il pensé aux câlins qu'il faisait à sa fille et réciproquement ? A-t-il pensé à son avenir ? Le nôtre ?

Aujourd'hui j'ai davantage de recul, mais malgré le champ labouré, retourné, la douleur demeure.

L'anémone a survécu à l'article.³⁴

³³ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 79.

³⁴ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 218.

Conclusion ou perpétuité

31 août 2022

Ma première année d'étude à l'université se termine.

Je clôture mon mémoire avec la ferme intention de poursuivre la démarche. Poursuivre l'écriture créative et parcourir le chemin de la littérature. Et si mon enfance a été marquée par *Lancelot ou le chevalier de la charette*, que j'ai souvent porté la plume pour faire entendre mes silences, et si j'ai longtemps suivi un autre chemin, je sais aujourd'hui vers quel mont me tourner.

Je suis à ses pieds. Ses sentiers sont cousus d'arbres aux livres reliés ou brochés. Au fil de mes pas, je cueille et chine à souhait. Le temps se couvre et me découvre à la fois, d'une valse de faits que je n'attendais pas. Mais il est bon de reconnaître ma perpétuité. Elle m'oblige à sortir des sentiers. J'y retrouve le noir parfois mais aussi l'immaculé, avec toujours, en bout de doigt, cette plume pour m'enchanter.

Toi, mont de littérature, si vaste et si entier, accueille-moi et livre-moi tes pensées. J'ai longtemps imaginé que de lire m'était devenu interdit, de mon esprit ralenti. J'ai pensé que son recours pouvait porter préjudice à la forme de mon phrasé, qu'il pouvait scléroser mon aptitude au lâcher prise qui me permettait tant de déverser. J'ai pensé que de lire en pleine création pourrait tendre à me réduire au silence, me sentir illégitime de le faire, que de lire mes semblables, familiariser avec l'écriture serait une façon de leur céder l'encrier. Je ne voulais pas influencer ou réduire ma créativité. J'avais peur d'être lue. Je me suis refusée à lire aussi par peur des images camouflées, sans avoir pris conscience qu'il m'est permis à tout moment d'y échapper, quoi que de lire permet de savoir ce qu'il n'était pas bon de lire, tout comme ce qu'il est délicieux de découvrir.

A l'heure de cette clôture, je sens comme l'afflux de connaissances littéraires peut nourrir mes propos, comme il peut aiguiller le lecteur, éveiller sa curiosité. Je constate aussi comme les œuvres actuelles sont source de références littéraires, comme un appel à la sauvegarde de la culture et une ouverture pour âmes timides en lecture. *Le lambeau* n'y échappe pas, au contraire. Philippe Lançon nous invite à ces découvertes. Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es. Alors, oui, bien sûr, je repars en lecture, poursuivre mon apprentissage, explorer le mont de littérature.

Tout le long du chemin, goûter les baies, caresser leur chagrin, les croquer pour festin puis marcher de nouveau, m'éloigner du chagrin du *Lambeau* et de la caresse de Philippe Lançon décrivant ses gants et son bonnet posé près de Bernard.

Ils avaient donc fini comme ça, près de Bernard, comme une petite caresse concrète le long de son corps meurtri.³⁵

Garder en mémoire des mots, les laisser filer avec le temps, tout en conservant leur empreinte, comme les souvenirs d'un voyage. Il n'en reste pas moins ma patte, façonnée par la vue de tant de rivages. Je pars prendre le temps d'arborer ces autres contrées, prendre le temps d'un autre recueil et l'assouvissement de mon plaisir d'écrire, à perpétuité.

³⁵ Philippe Lançon, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018 – p. 97.

Epilogue

Le jour de l'épiphanie

Difficile de dire quel est le jour de l'épiphanie.

Est-ce le 13 novembre 2015, jour de l'attentat ? Le 16 novembre 2015, lorsque j'écris à Stéphane pour la première fois depuis son hospitalisation ? Le 14 décembre 1990, lorsqu'il m'embrasse pour la première fois, puisque sans baiser, il n'y aurait pas eu de suite, ni de fin ? Ou le jour de sa mort, le 19 novembre 2015, lorsque j'ose penser quelques jours plus tard que Stéphane s'est éteint comme un salut, un dernier coup de chapeau avec, derrière sa mort, un message de vie : « vis, chérie, vis, pour moi il est trop tard, vis pleinement comme peut-être, sans ce drame, tu ne l'aurais pas fait, vis entièrement mon amour » ? Est-ce le 25 mai 2021, lorsque je me réveille en pleine nuit et écris l'épilogue de mon manuscrit d'une seule traite ? Ou peut-être, est-ce le jour de mon témoignage au procès des attentats, le 21 octobre 2021 ? Ou encore, le 31 août 2022, jour de la fin de ce mémoire ?

Le jour de l'épiphanie est-il une date ? Ne serait-il pas une essence ? Le parfum d'un regard que j'aurais croisé ? Serait-il le goût d'un gingembre confit, légèrement sucré ? Serait-ce la brise marine, dans mes cheveux, engouffrée ? Le son du ressac et ses milles marées ? Ou encore mes yeux happés par les traits élancés du pinceau sur la toile ?

Table des matières

Partie Créative.....	3
Analyse réflexive.....	62
Introduction traumatique.....	63
1. Période de sidération.....	64
2. Déversement par l'écriture.....	68
3. Prise de conscience.....	72
4. Passage à l'acte.....	74
5. Témoigner de son traumatisme.....	77
6. Panser et repenser les plaies.....	86
Conclusion ou perpétuité.....	91
Épilogue.....	93

Bibliographie

Œuvres littéraires

BARJAVEL, René, L'Enchanteur, Paris, Denoël, Folio, 1984

BAUDELAIRE, Charles, Les fleurs du mal, Pocket, 2016 (reproduction de la deuxième édition parue en 1861)

DELERM, Philippe, La première gorgée de bière, Paris, Gallimard, L'arpenteur, 1997

LANCON, Philippe, Le lambeau, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2018

LANGLOIS, Matthieu (avec la collaboration de Frédéric PLOQUIN), Médecin du RAID, Vivre en état d'urgence, Paris, Albin Michel, 2016

LEIRIS, Antoine, Vous n'aurez pas ma haine, Paris, Fayard, 2016

VIAN, Boris, L'écume des jours, Paris, 10/18, 1963 (première publication en 1947)

Autres sources

Le petit Larousse illustré, Larousse, Paris, 1993

Annexes

Annexe I

16/11/2015
Avec - j'espère -

2 jours ont passé - Déjà deux jours - J'ai
peu dormi - je décide d'une stricte et de
quelques lignes avant de regagner notre lit. Avant
d'aller chercher au cœur de nos draps encore
plus d'énergie

2 jours ont passé - Deux jours déjà -
Nous sommes dans l'après - le ciel n'a plus
la même couleur mais je sais que la
vie en ciel me meurt pas - Que la beauté
est éternelle. Je regarde la plume, comme
thérapie, continue - Un moyen de passer
les aiguilles du temps, en passé, en demeure
ou en lettre.

Les lignes sont glissées, sinueuses, se
suscitent jusqu'à ce qu'elles se lèvent et plus
encore -

Comme tu le dis pour Focale - Nous
allons connaître ici une nouvelle phase, avec
un avant, un après et aujourd'hui l'attente

Na patience et influie. Je sais que tu n'en
doute pas - tu ne dois donc perdre le temps.
Le moment leur, Nathalie et moi, nous
serons là.

Annexe II

17/11/2015
mardi

Ceci est mon journal. Le moyen idéal pour me sentir plus près de toi. Parce que tu es en vie, que tu es ligée de la tête et que même si la route est longue je pourrais aller au bout du chemin, avec toi.

Je suis bien entourée. Tout comme toi. Nathaniel m'a dit de boire beaucoup d'eau. Je bois beaucoup d'eau. Elle m'a dit de manger, je mange.

Nancy Nathe fait la cuisine, tes jolis sont le cœur mais c'est deux pour deux.

Notre chien s'est le cœur comme une bonne bête qui on aime toujours, passer à la scène.

Tu me, mon amour en scène 4 déjà. N'est-ce pas, je reprends le scénario.

Scène 1 → 1 homme et 1 femme heureux et qui se le disent mercredi 11 novembre, elle se tourne vers lui et lui dit → tu sais j'ai bien et c'est cool. Etir bien être simplement bien. Appaiser la simplicité et en abuser sans retenue.

Scène 2 → Son, nuit du dimanche, l'ajout de Lisa, la image stèle et l'attente. Scène 2 et déjà l'attente cette terrible attente.

Des minutes et heures interminables et puis ton appel.

Annexe III



Annexe IV



Sophie Grégoire

Le jour de l'épiphanie
Au lendemain d'un séisme

La vie est un vaste effeuillage à appréhender. A chaque saison ses cultures, ses semis, ses moissons. A chaque taille ses us et façons. Je vous propose d'effeuiller une saison de ma vie. Je vous propose de découvrir la surprise que nous offrent les vents au lendemain d'un séisme.

Je vous offre la lecture de mon intime parcours de veuve, étape par étape. Un chemin d'embuche et de lumière, le déploiement d'une force par la pratique de l'écriture.

Au lendemain du décès de mon mari dans les attentats du 13 novembre 2015, j'ai dû réapprendre et c'est au cœur des mots que j'ai grandi.

